ORZIÈME ANNÉE. — N° 523. Le numéro : 75 centimes VENDREDI 8 AOUT 1924.

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G GARNIR — L. SOUGUENET

FRANÇOIS THYS

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN ET LA GAIETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : 115.43

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

Café Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 523. VENDREDI 8 AOUT 1924.

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET
ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : , rue de Berlaimont, BRUXELLES

ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
Belgique.	30.00	16.00	9.00
Congo.	35.00	18.50	—
Etranger.	38.00	20.00	—

Compte chèques postaux n° 16,664
Téléphone : N°s 187,83 et 293,03

François THYS

François ? Ou Frans ?...

Autrefois, c'était Frans. Mais, en 1914, comme rans, Franz ou Frantz avait un petit air germa- que, tous les Frans de Belgique devinrent tout à up des François, témoin notre grand dramaturge tional Fonson. C'est aussi ce qui arriva à Thys. endant la guerre, Frans disparut complètement us les galons de François, engagé volontaire. aintenant... comme la guerre, cette parenthèse, ivant le mot décidément très profond du regretté . Woeste, est bien loin, on ne sait plus. Il y a des ns qui disent Frans; il y en a qui disent François. ettons François. Affaire de préférence per- nnelle...

Mais, au fait, puisqu'il fallut choisir entre des pré- oms, pourquoi Frans-François n'en aurait-il pas is un troisième, un prénom de forme anglaise: rank ou Francis ? Cela aurait fait très bien. D'au- nt plus qu'après la guerre notre héros d'aujour- hui revint de Folkestone, où il avait été chargé une très importante mission, avec un petit accent glais tout à fait savoureux, quelque chose de léger, indéfinissable, un mélange singulier de « phonies » glo-saxonnes teintées de « parigotisme » avec de s vagues relents d'accent wallon. Et cela forme ccent « François Thys », quelque chose d'ironique de blagueur qui fait le meilleur effet du monde ns les toasts du Cercle Gaulois...

Car François Thys fut l'an dernier président du ercle Gaulois *et il le redeviendra probablement nnée prochaine, car, avec Edouard Huysmans et ouis Lagasse de Locht, il fait partie de l'âme triple ais une — c'est un mystère théologique — qui ime le plus vivant des cercles bruxellois. Cela seul rait un titre très suffisant à figurer dans notre ga- rie des contemporains illustres, car le* Cercle Gau- is *est devenu depuis la guerre un des centres ner- veux de la vie bruxelloise, mais notre héros du jour en a d'autres. Il en a beaucoup d'autres...*

???

D'abord il y a son nom. La dynastie des Thys, c'est quelque chose en Belgique. De toutes les grandes maisons industrielles et financières qui se fondèrent sous Léopold II, c'est peut-être la plus éclatante. Son fondateur, son auteur, comme on dit en termes de blason, le Général, ne fut fait ni comte, ni baron, comme tant d'autres, peut-être parce qu'il fut léopoldien au point de créer une hérésie du Léo- poldisme, peut-être aussi parce qu'il ne voulut pas : « prince ne puis, baron ne daigne, Thys suis ». Mais il n'en fut pas moins une des têtes de cette aristocratie d'affaires qui est après tout la véritable aristocratie belge. Le Chemin de fer du Congo, *la* Banque d'Outremer, *ce sont des œuvres qui comp- teraient partout dans le monde; en Belgique, elles ont la valeur d'un symbole. Leur fondation, ou, du moins, leur succès, coïncide avec cette expansion industrielle qui nous permit de dire avec quelque rai- son : « La Belgique, petite par son territoire, peut compter aujourd'hui parmi les puissances écono- miques de l'Europe... » On connaît cette phrase de banquet qui fait sourire, mais où il y avait tout de même une « idée-force ». Le général Thys, que les Anglais appellent parfois « the Belgian Cecil Rhodes », ce qui, dans leur pensée, est un bel éloge, fut le réalisateur, sinon l'inventeur, de ces puissantes machines économiques, et si quelqu'un fut le proto- type du « grand Belge » de la génération léopol- dienne, c'est assurément ce Wallon énergique, qui fut des premiers à comprendre d'instinct comment on modernise les qualités solides des condottieri de sa race. Avoir fondé la* Banque d'Outremer *et le* Chemin de fer du Congo, *cela équivaut à ce qu'eût été jadis la conquête d'un fief.*

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres
LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX
Sturbelle & Cie
18-20-22. RUE DES FRIPIERS. BRUXELLES

Notre François Thys était donc quelqu'un en naissant, il était quelqu'un par droit d'aînesse. On s'aperçoit aujourd'hui qu'il eût été quelqu'un même sans cela. Il commença par se faire une mauvaise réputation; quand on appartient à la race des Dauphins, c'est une assez bonne manière de débuter dans la vie. Après avoir voulu être médecin, comme son grand-père, le bon docteur de Dalhem, il voulut être homme de lettres; il était encore à l'Athénée, quand il fonda, avec Pierre Bauthier, une revuette qui eut bien quatre ou cinq numéros. Son père se décida donc à en faire un avocat...

Le voilà à l'Université. Ah! jeunes gens, qui, si nous en croyons le bruit public, êtes maintenant, pendant vos études, de la plus désolante sagesse, si vous saviez quel étudiant modèle fut François Thys!

Nous disons modèle, parce qu'à Pourquoi Pas? *nous avons conservé la plus vive tendresse pour l'étudiant traditionnel, un peu anarchiste, un peu poète, un peu bohème, un peu noceur. François Thys fut cet étudiant-là à la N ième puissance et, malgré la morosité nouvelle, bien qu'il soit maintenant le plus rangé des pères de famille et le plus correct des hommes du monde, on assure que sa légende subsiste à l'Université. Prince de la jeunesse et bon prince, il fut le Gramont-Caderousse, le Brummel de sa génération; expert dans l'art des cocktails comme de l'art du bridge et du poker, comme dans l'art plus délicat d'élever les poules, toujours plus ou moins homme de lettres avec cela, griffonnant de jolis vers tendres, et fantaisistes en marges de ses cahiers de cours, dirigeant l'*Etudiant Libéral, *à qui il avait procuré quelques collaborations illustres, et qu'il finit par réunir — devançant l'union sacrée — avec l'*Etudiant Socialiste. *Bref, le type achevé de l'aimable mauvais sujet que les jeunes couventines rêvent d'apprivoiser et de convertir...*

???

Cela n'allait pas sans quelque friction avec le Général qui avait eu, lui, une jeunesse assez rude et fort studieuse et qui ne badinait pas quand il s'agissait du travail. Ces frictions, la légende les a quelque peu exagérées. Il faut s'en tenir à celles que Thys lui-même raconte avec un humour attendri. En voici une, qui ne manque pas de pittoresque:

Cette année-là, François Thys et son frère William, aujourd'hui admnistrateur délégué de la Banque de Bruxelles, *avaient royalement raté leurs examens, l'un à Bruxelles, l'autre à Liége. Aussi avait-il été décidé qu'afin de se préparer au repêchage d'octobre, ils passeraient tous les deux leurs vacances à travailler, à Bruxelles, tandis que le reste de la famille irait en villégiature à Dalhem. Le Général leur avait fait un emploi du temps, paternel, mais sévère: lever à sept heures; travail de huit heures à midi et de deux à cinq heures; courte promenade hygiénique à cheval ou à pied, dîner, retravail et coucher à dix heures. Quand le Général était à Bruxelles, cet emploi du temps était respecté autant qu'un emploi du temps peut l'être, mais le Général n'était pas toujours à Bruxelles. Du samedi au lundi, il allait retrouver sa famille à Dalhem; puis ses affaires l'appelaient souvent à Paris, à Londres, à Hambourg. Or, dès qu'il avait le dos tourné, les deux clampins partaient en bombe, quittent à montrer un zèle admirable aussitôt son retour.*

Tout alla bien jusqu'au jour où je ne sais quelle circonstance l'ayant brusquement rappelé à Bruxelles alors qu'il devait être à Londres, le Général s'avisa de débarquer de la gare du Nord en pleine nuit et de constater qu'aucun de ses fils n'étaient rentrés. Ils réintégrèrent le domicile paternel aux petites heures, la bouche un peu pâteuse et les cheveux douloureux, et se couchèrent tranquillement avec la certitude qu'une bonne et grasse matinée les remettrait des fatigues de la nuit. Or, à sept heures du matin, François, réveillé en sursaut, vit entrer dans sa chambre telle la statue du commandeur, la massive silhouette de son père portant son air des grands jours et tout redingoté de noir. Il se frotte les yeux, s'assied sur son lit, cherche une excuse, quand son père, reculant d'un pas et le toisant du haut en bas, lui dit avec un indicible accent d'étonnement et de mépris: « Vous êtes grotesque, Monsieur ». « C'est ainsi, hélas! ajoute François Thys quand il raconte l'histoire, que le Général appréciait l'élégance d'un délicieux pyjama de soie bleu tendre dont je venais de faire l'acquisition. Pour lui, le pyjama était un symbole de la frivolité et de la corruption moderne. » Et sur ces paroles brèves mais définitives, le justicier tourna les talons.

Après un tel réveil, pas moyen de se rendormir. Après avoir réfléchi quelque temps sur les conséquences pécuniaires que pouvait avoir cette cruelle mésaventure, notre François songe à aller s'entendre avec son frère. Il trouve celui-ci également assis sur son lit, l'air effondré, mais revêtu, lui, d'un délicieux pyjama rose. Les deux frères se regardent, atterrés. « Ah! je comprend maintenant, dit le cadet, ce que le Père a dit quand il est entré: « Et toi aussi alors tu est habillé en singe... »

Et le pis, c'est que ces histoires couraient Bruxelles. Les gens austères étaient scandalisés: « Il

faut bien que jeunesse se passe, disaient-ils, mais ce petit Frans Thys la passe un peu trop ». Et quand certains collègues du Général le rencontraient, il leur arrivait de prendre un petit air apitoyé : « Et Frans, que devient-il ?» demandaient-ils du ton d'une jolie femme qui s'informe auprès d'une de ses amies des progrès de son embonpoint. « Il paraît qu'il fait la noce », répondait le Général, de manière à couper court à la conversation. Mais, un jour, il ajouta : « Que voulez-vous, ce garçon-là, c'est mon seul luxe ». Ce jour-là, il eût à jamais regagné le cœur de son fils (à qui la parole fut rapportée) s'il y avait jamais eu entre eux autre chose que l'éternel malentendu des vieux et des jeunes, des fils et des pères.

Le Général avait eu confiance dans son rejeton, celui-ci voulut lui donner raison ; il finit par passer ses examens et tout aussi brillamment qu'un autre. Ce diable de Frans était arrivé, du reste, par empaumer ses professeurs comme ses camarades. Né sous une heureuse étoile, il était de ces gens à qui, comme dit l'autre, tout est permis parce qu'ils en ont l'habitude. Il possédait ce don sympathique qui permet à ceux qui l'ont reçu de faire toutes les sottises sans qu'on puisse leur en vouloir sérieusement. Il n'en fit d'ailleurs que quelques-unes. Juste ce qu'il faut pour avoir une aimable jeunesse à raconter dans l'âge mûr...

???

Voilà donc François Thys avocat...

Il y a toutes sortes de façon d'être avocat. Pour les uns c'est une profession qui doit avant tout être lucrative ; pour d'autres, c'est la préparation indispensable à la vie politique ; pour d'autres encore, c'est un métier élégant, qui permet de travailler quand on en a envie, qui vous pose dans le monde et qui autorise toutes les élégances d'esprit et tous les dilettantismes ; on dit aussi que pour quelques individualités exceptionnelles, c'est un sacerdoce — la défense de la veuve et de l'orphelin... — mais il en est de ces avocats-là comme du véritable amour, tout le monde en parle et personne ne les a jamais vus. François Thys prit la profession d'avocat avec élégance et dilettantisme. Stagiaire assez fantaisiste de Paul-Emile Janson puis secrétaire du grave Kleyer, il commença par se spécialiser dans la défense de tous les pauvres diables de bohèmes et de toutes les gouappes pittoresques belges ou étrangères, que leur mauvais sort amenait devant les tribunaux bruxellois ; il fut le Francis Carco du barreau belge. Depuis, il a plaidé d'autres procès, mais entre nous, nous croyons que ce sont ceux-là seuls qui l'amusent. Il les plaidait bien, du reste, avec de l'esprit, de la bonne humeur et cette espèce de tendresse humaine qui a fait de ce fils de la finance, un poète. Mais oui. François Thys qui a fait des vers, continue à aimer ceux des autres en poète.

Tous ou presque tous les hommes de lettres chez nous, sont plus ou moins avocats ; beaucoup d'avocats sont plus ou moins hommes de lettres. Nous avons dit que, tout jeune, François Thys avait eu la vocation littéraire ; une fois inscrit au barreau, il continua à la cultiver avec une discrétion de bonne compagnie.

Avec la collaboration de ce malheureux et charmant Emile Laude, la première victime des Allemands en 1914, il compose plusieurs revues du Jeune Barreau ! Il écrit un ballet pour la Monnaie, avec musique de Jongen, il écrit des nouvelles, cultive l'amitié de Francis Jammes et de Paul Fort. Peut-on s'arranger une plus belle vie ? Un intérieur charmant, des enfants délicieux, des amis, des loisirs, des voyages, François Thys pouvait passer pour le meilleur, pour le plus délicat jardinier du jardin d'Epicure quand éclata la guerre...

???

Jusque-là, François Thys était patriote comme tout le monde. Il n'avait pas eu à se plaindre de la Belgique, il l'aimait bien, la Belgique, mais il voyageait beaucoup et, somme toute, il se trouvait aussi bien ailleurs : l'ultimatum allemand du 4 août lui apprit soudain, lui apprit tout à coup que la Patrie c'est quelque chose à quoi il faut savoir sacrifier beaucoup de choses.

Il se trouvait en villégiature en France quand éclata ce coup de tonnerre. Aussitôt, il rapplique, s'embarque dans le premier train d'expulsés qu'il rencontre et se retrouve à Bruxelles juste à temps pour s'engager. Il endoctrine des amis qui l'imitent et forme avec eux un groupe de volontaires qui fit brillamment la première partie de la campagne. Puis il est appelé à l'état-major et chargé d'une importante mission, s'arrange pour faire aux Boches le plus de mal possible et la guerre passe.

La guerre ! Tout de même, elle a appris des choses à certaines gens, elle a appris à François Thys que l'épicurisme même le plus délicat ne suffit pas à remplir une existence. La mort de son père, survenue pendant l'occupation, l'a fait entrer dans les affaires, les grandes affaires et le Cercle Gaulois, *nouvel avatar du* Cercle de la Toison d'or, *fondé par un groupe de jeunes avocats peu avant la guerre, lui a fourni l'emploi de sa sociabilité naturelle.*

???

La vie de cercle est une chose assez neuve à Bruxelles. Le vénéré Cercle Artistique, *comme la* Grande Harmonie, *sont plutôt des sociétés d'agrément, selon la vieille formule provinciale, que de véritables clubs. De même quelques vieux cercles aristocratiques, très fermés et un peu ennuyeux, comme le* « Concert noble ». *Ce qui manquait, c'était un lieu de réunion où les hommes d'un certain niveau intellectuel et social, mais de mondes et d'opinion différents pussent se rencontrer, confronter leur manière de penser et de sentir, sans se dis-*

puter, faire connaissance avec les personnalités étrangères de passage à Bruxelles. Le Cercle Gaulois *a comblé cette lacune. On y rencontre des libéraux, des catholiques, des socialistes, des nationalistes et des internationalistes, qui se blaguent quelquefois, mais qui ne s'attrapent jamais. Des avocats, des gens de lettres, des médecins, s'y retrouvent avec des industriels, des financiers, des ingénieurs et des officiers; le personnel des ambassades étrangères a pris l'habitude d'y venir, bref, on y voit une « société », au sens mondain du mot, qui est assez rare à Bruxelles.*

Créer un cercle, c'est peut-être aussi difficile que de créer un salon; aussi les vieux observateurs de la vie bruxelloise, ceux qui ont vu l'échec de Tertullia *et de tant d'autres tentatives de groupement, s'étonnent-ils de la réussite du* Gaulois. *Certes, les liaisons de la guerre et les habitudes de ceux qui revenaient de l'étranger et qui avaient appris à connaître l'Europe pendant quatre années de vie londonienne ou parisienne, y sont bien pour quelque chose, mais l'action constante des trois présidents qui se sont succédé depuis 1920: Edouard Huysmans, passé au rang de président perpétuel, Louis Lagasse de Locht et François Thys, y est pour beaucoup. Du* Cercle Gaulois, *Thys a fait sa chose, son œuvre. C'est maintenant un des éléments de la vie bruxelloise, de la vie belge, et quand les hommes politiques y viennent déjeuner, ils se surveillent; ils savent que c'est un des points sonores où se forme l'opinion. Et cela amuse infiniment François Thys qui, en politique, nous paraît professer un certain scepticisme tant que l'intérêt du pays n'est pas menacé.*

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

OSTENDE

Grand Concert

Aujourd'hui, vendredi, au Kursaal d'Ostende, un concert classique, l'un des plus remarquables programmes de la saison, avec Arthur Rubinstein, incontestablement premier pianiste du monde.

Fêtes étonnantes

Nous aurons, samedi, la première des grandes fêtes de la saison : *La Nuit chinoise*, avec Pilcer, Daby, Djemil Anik et d'authentiques Chinois, tout à fait extraordinaires comme mimes et danseurs.

Le même soir, débuteront, dans la Rotonde, les Sakharoff.

Le même soir encore, on entendra, au concert dirigé par M. François Rasse, la Kruceniski, de la Scala de Milan.

Ostende Centre d'Art

Il y a actuellement, dans l'ancienne salle de restaurant du Kursaal d'Ostende, une exposition très remarquée d'œuvres de S. Blanckaert-Goddyn, Bulcke, Eniodas et Wills.

A M. CARTON

Ministre des Colonies qui fait ses malles

Voilà que cela vous prend aussi, M. le ministre; vous allez nous quitter. Vous bourrez hâtivement vos malles. Vous vous embarquerez le 12 août pour le Congo. Un petit communiqué, qui fait le tour des journaux, nous dit que vous aurez l'occasion de voir Boma, Matadi, Léopoldville, etc. Nous sommes bien convaincus que ce petit communiqué dit vrai et que c'est une occasion où jamais de voir Boma et Matadi quand on va au Congo. Le communiqué continue — et nous gagerons qu'il dit vrai ; « M. le ministre pourra voir sur place où en est l'embouteillage de Kinhasa, ainsi que l'effet des mesures prises. » De plus en plus digne de foi, ce communiqué continue : « Le ministre pourra discuter sur place avec M. Rutten, gouverneur général, et avec le vice-gouverneur du Congo-Kasai, de l'Afrique Equatoriale, de la province, etc., etc.»

Cela nous paraît puissamment raisonné. Il est évident que, pour avoir l'occasion de parler de vive voix avec M. Rutten, il est bon que vous alliez au Congo, ou que M. Rutten vienne à Bruxelles... De même, pour voir Matadi, il est bon que vous soyez à Matadi... Que tout cela est donc logique !

Remarquez que nous sommes absolument convaincus de votre bonne volonté; que nous ne croyons pas du tout que vous songiez à une manière d'école buissonnière, à un joli voyage aux frais de la princesse, à une façon d'esquiver les luttes politiques et les chausse-trapes parlementaires. Nous sommes dans des moments de vacances, où les ministres ont, d'après l'usage, le droit de ne rien faire, ou à peu près, de se promener en maillot de bain sur la plage du Zoute ou de La Panne, ou bien de pêcher à la ligne dans l'Amblève ou dans la Semois. Si donc vous désirez former votre jeunesse ministérielle en allant au Congo, on ne saurait trop vous encourager. Vous verrez là-bas tout ce que dit le communiqué et, comme dit la chanson de Montmartre : *Monte là-d'sus*, vous verrez, nous en sommes convaincus, encore quelque chose de plus. Tout ce que nous pouvons vous recommander, c'est de prendre des précautions contre les coups de soleil, d'éviter la maladie du sommeil et nous souhaitons que vous nous reveniez en bonne santé. Cependant, nous constatons que cela devient une habitude, chez les ministres des colonies, d'aller au Congo. Votre prédécesseur a laissé, là-bas, une réputation équestre. Il paraît que,

comme cavalier, il a abasourdi des peuplades entières. Il a risqué, au moins, de se cabosser le crâne. C'est parfait. Louerons-nous un ministre qui a besoin de voir de près ce qu'il administre : la terre ou les hommes ? Oui, à coup sûr ; cependant, si, par une de ces forces d'expansion dont la Belgique est bien capable un jour, elle faisait de la lune une colonie, nous nous voyons péniblement envoyer nos ministres dans la lune. Les colonies sont très loin, en principe. Le Congo pourrait être encore plus loin qu'il n'est et plus dénué de communications. Est-ce qu'il faudrait admettre qu'un ministre fût arraché, pendant deux ou trois ans, à nos tendresses, s'il devait aller dans une colonie qui serait vraiment au bout du monde ? L'Angleterre a administré très bien un empire colonial avant la vapeur, avant le percement du Suez, et ses ministres ne pouvaient alors aller voir ni les Indes, ni l'Australie, ni même le Canada. Vos prédécesseurs et vous, vous perfectionnez tout ça ; vous, vous partez sur les lieux, ce qui est de la conscience. Mais cela nous trouble quand même, parce que cela commence à nous faire croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas bien établi dans la machine. Le gouvernement délègue là-bas un gouverneur général. Ce gouvernement général, sous sa responsabilité, nous paraît devoir avoir de pleins pouvoirs. S'il n'en a pas assez, il faut qu'on les lui donne. Il faut qu'ayant inspiré une confiance suffisante au parlement, au gouvernement, à la nation, il puisse décider de mesures non seulement urgentes, mais durables, car il doit avoir soumis son programme à qui de droit avant de partir. En France, le gouvernement général de l'Algérie dépend du ministère de l'intérieur. Le ministre de l'Intérieur ne court pourtant jamais à Alger pour voir de près comment il faudrait désembouteiller le port. Le Maroc et la Tunisie dépendent du ministre des Affaires étrangères. Le ministre des Affaires étrangères ne va pourtant jamais à Tunis, ni à Casablanca pour s'entretenir avec un bey ou un pacha. Il nous paraît bien, M. le ministre, qu'il y a donc quelque chose qui s'emboutit mal dans notre machine administrative et coloniale ; c'est certainement votre opinion à vous aussi. Malgré toute la joie que peut vous donner un voyage d'où vous rapporterez certainement, au moins, une défense d'éléphant, de la gloire et une tranquillité complète au point de vue parlementaire, tout au moins pendant la durée de votre absence, vous vous direz certainement avec nous que, si le ministre des Chemins de fer doit courir à tous les coins du royaume pour aider à faire démarrer une locomotive obstinée, que si le ministre de la Justice doit aller lui-même tenir les pieds à un citoyen dont on couperait la tête à Poperinghe ou Hergenrath, que si le ministre de la Guerre doit aller commander de : « Portez-arme ! » aux gens de Beveren ou de Casteau, la marche régulière des affaires, comme on dit, va être singulièrement ralentie.

Simples remarques que nous vous faisons. Qu'elles ne vous empêchent pas de partir. Puisse la mer vous être indulgente ! Et puis, vous trouverez, sans doute, là-bas, les moyens d'empêcher que vos successeurs ne soient réduits à faire de si jolis, de si agréables voyages. Ils ne vous en sauront peut-être pas grand gré comme hommes, mais comme citoyens, et comme hommes d'Etat, ils vous admireront. C'est un des résultats que nous attendons de votre voyage, au point de vue économique.

Pourquoi Pas ?

« Les abonnements aux journaux et publications » belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Le triomphe de Londres

Les journaux officieux, aussi bien en France qu'en Belgique, ont vraiment l'enthousiasme facile. Ils célèbrent les résultats acquis jusqu'ici à la Conférence de Londres comme une véritable victoire. Curieuse victoire, en vérité, qui ligotte la France par la procédure d'arbitrage la plus compliquée et fait d'un employé de la maison Morgan de New-York, agent des paiements, l'arbitre de l'Europe. Mais les gens qui participent à une conférence à quelque titre que ce soit, acquièrent un curieux état d'esprit. Pour eux, une conférence qui réussit, c'est une conférence où l'on conclut un accord ; peu leur importe ce qu'il y a dans cet accord.

Le mieux qu'on puisse dire de celui-ci est qu'il aurait pu être pire et qu'il permet d'espérer la réalisation du plan des experts. Ce plan des experts, c'est comme nous le disions, un arrangement médiocre, un arrangement qui consacre l'abandon d'une grande partie de nos espérances, mais, après tant de fautes et de faiblesses, il paraît que c'est le seul arrangement possible. Et ce sera quelque chose que d'être délivré du cauchemar des réparations.

Il faut, du reste, ajouter que cet arrangement est beaucoup meilleur pour nous que pour la France. Nous, au moins nous avons des chances de toucher la totalité de notre priorité.

Mais il faudra voir ce qui restera de ce nouvel accord de Londres quand les Allemands auront parlé. « Maintenant Satan seul pourrait nous séparer », a dit M. Mac Donald en serrant la main à M. Herriot. Satan, le Satan de M. Mac Donald, ne serait-il pas allemand ?

Le mariage est l'acte le plus intelligent

que puisse faire un imbécile ; le plus bête que puisse faire un homme intelligent, à moins qu'il ne se dispose à ornementer son home par EUGENE DRAPS, *30, chaussée de Forest*. Tél. 472.41.

Les mots historiques

Ils sont presque toujours inventés ou arrangés, mais l'ensemble de ceux que l'on prête à un homme finit par fixer assez exactement la physionomie de cet homme. Incontestablement Clemenceau ressemble beaucoup à ses mots. Ceux que l'on attribue à M. Herriot à la Conférence de Londres sont plutôt malheureux : « On me fait monter un calvaire », « Maintenant je comprends l'amertume de Jules Favre », « Je vois bien maintenant que la France n'est plus qu'une puissance de second rang » (phrase prononcée, dit-on, à la revue de Spithead). En vérité

qu'aurait dit ce pauvre homme s'il avait eu à parler au nom de la France vaincue. Pouyer-Quertier était plus fier à Francfort.

Et ce dernier mot, celui-ci certainement authentique : « Si dans notre désir de paix nous avons été trop magnanime, puisse l'histoire nous absoudre ». Voyez-vous ce vainqueur qui sollicite l'absolution de l'histoire !

Un Monsieur bien habillé, en habit, chapeau haut de forme, la cape sur le bras, à une cérémonie très élégante, n'oserait pas ouvrir son étui à cigarettes, sauf si celui-ci contient des cigarettes exquises ABDULLA.

Westende Plage

Le *Westend Hotel* et le *Grand Hôtel Bellevue* sont ouverts depuis le 1er courant.

Un homme sympathique

...Tout de même, il est bien sympathique cet Herriot. Il arrive à Londres « avec son cœur tout droit dihors », comme disait Jef Casteleyn. Au milieu de tous ces vieux roublards et de ces distingués forbans de la diplomatie anglaise et de la finance internationale, il arrive avec le sourire candide de l'homme de bonne volonté. Il offre sa belle âme non seulement à ses amis belges, mais à ses « amis » anglais, pourquoi pas à ses « amis » allemands. Il voudrait que tout le monde s'aime. A chaque instant il a les larmes aux yeux ; il déborde à la fois de patriotisme et d'amour de l'humanité.

C'est le paysan du Danube. Mieux encore, un de ses amis l'a comparé au Christ parmi les Pharisiens. Tout cela ne commande-t-il pas la sympathie ?

— Mais comment donc ! Il n'y a pas d'homme plus sympathique que ce radical évangélique. Il est loyal, il a du cœur, de la simplicité démocratique, de la générosité naturelle. Quand au nom de son parti et poussé par un ordre impératif de son parti il alla porter à Millerand le lacet qu'il devait lui passer au cou, il fut pris d'une véritable crise de larmes. C'est incontestablement un brave hom...e.

Seulement, voilà... on peut se demander si, quand il s'agit de défendre les intérêts d'un pays dans une assemblée de vieux roublards, c'est à un brave homme qu'il convient d'avoir recours. Personne dans la diplomatie ne servit mieux son pays, la paix et, somme toute, l'humanité que cette vieille canaille de Talleyrand dont Napoléon disait : « C'est de la m... dans un bas de soie ».

Automobiles Buick

Un des avantages énormes des freins aux quatre roues est la suppression du dérapage. L'effort de freinage étant communiqué aux quatre roues, la tendance des roues arrières à déraper sur les terrains glissants lorsqu'on les immobilise brusquement est éliminée. La voiture peut tout au plus glisser en ligne droite sous l'effet de l'inertie, mais le danger de dérapage latéral est supprimé.

Les fêtes belges au Havre

Il paraît que plus de quatre mille Belges ont fait le voyage du Havre pour assister à l'inauguration du monument de la reconnaissance. Pour plusieurs, c'était un véritable pèlerinage. Fonctionnaires ou militaires, il y en a beaucoup qui ont vécu là près de quatre ans. A la vérité, ils se sont assez peu mêlés à la société havraise, qui est exclusive, comme la société de toutes les villes maritimes ; mais il y a le décor qui fut familier, les cafés où l'on se retrouvait entre compatriotes pour se plaindre de la dureté des temps et clabauder contre le gouvernement ; il y a les venelles de Sainte-Adresse que les fonctionnaires arpentaient à heure fixe comme naguère et depuis les abords de la rue de la Loi. Tout cela crée des souvenirs dont on peut faire aujourd'hui une émotion reconnaissante.

Parmi ces souvenirs, il en est d'assez piquants. Comment ne pas évoquer sans sourire les longues promenades de Renkin et de Patris, faisant les cent pas le long de la côte en refaisant la Belgique et le monde ? Et les grands projets maritimes de M. Segers ! Et les innombrables fiches du bureau documentaire !.. Que tout cela est loin ! La parenthèse est fermée ; la vie belge a repris son cours et les temps héroïques sont clos. C'est pourquoi on a pu les évoquer avec un bel enthousiasme oratoire. Mais pourquoi, diable, a-t-on délégué là notre Poullet national ? Ce flamingant n'a laissé au Havre que de mauvais souvenirs.

Par exemple, qui obtint un beau succès populaire, ce fut le duc de Brabant. Les républicains français, qui éprouvent toujours un plaisir particulier à acclamer les princes étrangers, ont été enchantés de sa bonne grâce et de sa gentillesse. On l'a baptisé le Prince Charmant et, désormais, il a pour lui l'immense parti des femmes.

MIDDELKERKE-PLAGE
LITTORAL HOTEL — Tél. 49
Premier ordre — Restaurant — Pâtisserie
Ascenseur — Orchestre

La Belgique et la guerre

est achevée ! 4 beaux vol. (25×32), 1.400 ill., reliés. Souscription : 500 francs (15 fr. par mois) : H. BERTELS, Edit., boulevard Maurice-Lemonnier, 175, Bruxelles.

L'incomparable langue

Un journal de Dresde rappelle ce fait divers, qui fait la « frivoliter » des langues latines.

Dans l'Afrique Centrale Allemande, on avait incarcéré, dans une cage à kangourou (en allemand, *Beutelrattenlattengitterwetterkotter)* un homme qualifié, par le mandat d'amener : *Hottentotenstottertrottelmutterattentaten ;* c'est-à-dire, qui avait assassiné une Hottentote, mère de deux enfants hébétés et bègues. Le criminel s'évada. Mais il ne tarda pas à retomber dans les mains d'un Hottentot qui se présenta, tout joyeux, au chef du district.

— J'ai pris l'Attentater (criminel), dit-il.

— Quel Attentater ? dit le juge.

— Le beutelrattenlattengitterwetterkottervattentater (le criminel de la cage à kangourou).

— Ah bien ! mais nous en avons plusieurs !

— C'est, acheva à grand peine le malheureux, l'Hottentotenstottertrottelmutterattentater !

— Alors, vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le Lattengitterwetterkotterbeutelratteschottentotensstottertrottelmutterattentater ?

Le Hottentot s'enfuit.

La Conférence de Londres irait beaucoup mieux si M. Theunis, M. Herriot et M. Mac Donald, pour ne pas parler des autres délégués, fumaient la pipe ABDULLA DRIBACCY.

Automobiles Voisin

55, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Une indécence

Notre ami de Gobart, reporter diplomatique à la Conférence de Londres, imprime cette phrase :

« ...Et nous aurons des experts belges, M. Camille Gutt, cet ancien chroniqueur bruxellois qui montre que le journalisme mène à tout, et à qui, hier, M. Snowden disait textuellement :

— Je vous salue, Monsieur, car vous êtes mon vainqueur dans ceci et vous fûtes un très beau joueur, comme je les aime. »

Ce Snowden qui, au cours des négociations nous a si souvent fait penser à M. Peckoneff, le Tartufe anglais, se doute-t-il qu'il a commis une indécence un peu forte ? Comment ? Des millions de braves gens, Français, Belges, Italiens, Serbes, Roumains, Russes, Anglais aussi se sont fait tuer pour sauver le monde de la domination allemande — au moins on le lui a fait croire — Il s'agit maintenant de faire la paix, de remettre de l'ordre dans le monde, sinon d'y faire régner la justice — elle est bien démodée, la justice. On s'est réuni à Londres pour discuter des questions dont dépendent l'avenir de plusieurs grands peuples. Croyez-moi ? M. Snowden a considéré la discussion comme un match avec M. Camille Gutt. Un beau sport, sans doute, la politique. Mais un peu coûteux.

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL — Le meilleur

Savon Bertin à la Crème de Lanoline

Conserve à la peau le velouté de la jeunesse

Choses des Balkans

Nous retournons doucement à nos habitudes d'avant guerre. Ainsi, nous avons appris qu'il y avait du grabuge en Roumanie, puis en Serbie. Maintenant, les journaux annoncent que la situation est grave en Bulgarie. Espérons que, demain, on nous annoncera que tout est pour le mieux en Bulgarie. Ainsi, nous retrouvons nos bons vieux Balkans d'autrefois, ces Balkans où risquait toujours de jaillir l'étincelle qui mettrait le feu à l'Europe. L'étincelle a jailli ; l'Europe a brûlé. Mais comme cette histoire nous amuse, nous sommes toujours prêts à recommencer. Que deviendrions-nous aussi, nous, journalistes, sans les Balkans ? Le grabuge dans les Balkans a un caractère spécial. Nous sommes payés pour savoir comme il peut avoir des répercussions graves. Mais, malgré cela, il nous laisse plus de tranquillité et de sérénité. Nous parlons très difficilement des conversations qui pourraient tourner à la discussion entre Anglais, Belges, Français, et même Allemands. C'est énervant, c'est crispant. Mais parlez-nous des Bulgares ; mais parlez-nous des Balkans ? Nous éprouvons ce plaisir désintéressé qu'il y a à regarder une fourmilière ou une ruche dont les mouvements nous paraissent peu compréhensibles, assurément révolutionnaires, mais bien amusants.

— Dis, Monsieur, il y a dix minutes que tu as quitté Bruxelles et tu es déjà à La Panne?...

Studebaker Six

Six automobiles Studebaker, *strictement de série*, ont participé au Rallye d'Ostende. Toutes les six se sont classées, enlevant notamment une deuxième, une troisième, une sixième et une dixième place.

Le STUDEBAKER est la voiture sûre et régulière.

Agence Générale, 122, rue de Ten Bosch, Bruxelles.

Correspondance par T. S. F.

Nous recevons cette dépêche (de notre envoyé spécial) à la Conférence :

Londres, 4 août.

On croyait que T. S. F. (tout serait fini) cette semaine, mais il faut voir ce que va faire la délégation allemande avec T. S. F. (toutes ses formules). Il ne faut pas perdre de vue que la Belgique joue T. S. F. (toute sa fortune) dans la partie.

Le délégué T. S. F. (travaille sans faiblesse); le journaliste obtient des tuyaux T. S. F. (très souvent faux); le photographe T. S. F. (tire ses f...otos); le cinégraphe T. S. F. (tourne ses films); en somme, T. S. F. (tous s'en fichent), et finalement, il est à craindre que T. S. F. (tout soit f...lambé).

M. Herriot et M. Ramsay Mac Donald T. S. F. (très souvent fument) leur pipe; le banquier américain T. S. F. (tend ses filets), et avant que l'Allemagne ne consente à T. S. F. (tirer ses fafiots) de ses coffres, il passera encore beaucoup d'eau sous les ponts de la Tamise T. S. F. (tant s'en faut).

En attendant, comme la vie est ici hors de prix pour nous autres, Belges, envoyez-moi T. S. F. (trois cents francs) pour commencer, avec quelques billets de mille par-dessus le marché pour mes menues dépenses, le T. S. F. (tout sans frais).

Le café ne valant rien, il faut que votre correspondant du T. S. F. (thé s'en...f...ile).

Théo-Susse-Fernand.

« VELUTES MEYERS »,
Chocolat fondant supérieur.

Pour Branquart

Notre ami Branquart a vu une scène attendrissante : une pauvre petite chose, un bébé qui se mourait d'inanition. Laissons parler Branquart :

Il y avait, autour de la petite chose qui se mourait d'inanition, quatre ou cinq femmes qui assistaient bêtement à cette scène.

Alors, mes amis, j'invoquai le nom du Seigneur, celui du bon Cambronne et de tous les personnages qui ont inventé des termes péremptoires à l'usage des générations à venir : le pauvre gosse était à toute extrémité, et ces grandes bêtes-là n'avaient même pas vu que la tétine n'était pas trouée !

L'ami Branquart a-t-il souvenir d'une aventure du même genre qui arriva à une petite chose anglaise et que racontait Jules Moy ? C'était l'aventure du petit Shakespeare, un jeune Anglais de quelques semaines, qui se mourait d'inanition, mais qui, lui, était nourri par une chèvre. Le Branquart anglais appelé en consultation fit comparaître la chèvre et constata que cette chèvre était un bouc.

Tout pour l'auto

Centralisez vos achats en accessoires autos.
Aux Etabl. Mestre et Blatge, 10, rue du Page, Bruxelles.

Le journaliste qui s'en fiche

On a pu lire ceci dans le journal *Midi :*

... Ceci, hélas ! n'est pas une fable, et son horreur dépasse toute imagination. Un employé, M. V..., avait apprivoisé un rat blanc. Celui-ci, parfaitement dressé, faisait mille gentillesses et était vraiment choyé par le ménage.

Avant-hier, Mme V..., appelée par le facteur au bas de l'escalier, laissa dans son berceau son enfant, âgé seulement de vingt-deux mois. Le rat (chassez le naturel...) en profita largement. Il sembla hésiter quelque temps, puis, lentement, grimpa sur le berceau et se mit d'abord à parcourir le corps du bébé. Les petites mains de l'enfant émergeaient des couvertures... quel festin pour le rongeur ! Celui-ci commença par mordiller ces petites menottes rosées, tandis que le bébé poussait d'atroces vagissements. Comme la petite victime sortait la langue, le rat y planta ses dents aiguës et la rongea également. En rentrant, Mme V... vit cet épouvantable tableau. Son enfant était tout ensanglanté et l'animal, excité par la vue et le goût du sang, n'avait même pas l'instinct de fuir et continuait son abominable repas. Le bébé fut transporté immédiatement à l'hôpital, mais, malgré tous les soins, il expira après quelques heures de souffrances indicibles. Les malheureux parents sont fous de douleur.

On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi le correspondant de *Midi* n'est pas intervenu dans la petite scène qu'il nous narre avec une précision remarquable. Il en aurait eu tout le temps, pendant que le rat hésitait, grimpait lentement, se promenait sur le corps du bébé !

Il serait opportun que l'on signale à la justice ce triste individu ! Car, enfin, il était là ou il n'y était pas.

S'il n'y était pas, comment peut-il si bien décrire la scène ?

RESTAURANT LA PAIX, 57, rue de l'Ecuyer
Son grand confort — Sa fine cuisine
Ses prix très raisonnables
LA MARÉE, place Sainte-Catherine
Genre Prunier, Paris

Bilinguisme balnéaire

Il n'y a pas longtemps, par un beau dimanche, une compagnie de pompiers venait donner un concert sur la digue d'une de nos plages.

A cette occasion, on avait distribué le programme du concert.

Ce programme était naturellement bilingue. Et on pouvait y lire avec ahurissement, du côté français : 3. *Les Contes d'Hoffman ;* du côté flamand : 3. *De Graaf* (sic) *van Hoffman.*

A l'école primaire, on apprend que « graaf »=comte.

On comprend que les pompiers, qui sont souvent sur les toits des maisons ou au haut de leur échelle, aient la folie des grandeurs !

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Eux et nous

Réflexions d'un bon Belge revenant d'Ostende par un des trains réservés exclusivement aux étrangers :

« Service épatant ! Sourires sincères du grand chef, du chef et du sous-chef de gare ! Les employés sont d'une gentillesse de dentelle de Venise ! Vitesse V prime ! Propreté telle qu'on mangerait par terre ! Moelleux, souplesse, confort !

» Mais... qu'est-ce que ça rapporte au pays, ces trains pour des étrangers, qui, bien souvent, ne s'arrêtent pas chez nous ?

» Car, n'est-ce pas, moi, bon Belge, je veux bien ne voyager qu'en brouette, tandis que les Ladies and Gentlemen se la coulent en douceur ; mais il faut que ça rapporte ! Est-ce que ça rapporte ? »

Transmis à M. Qui-de-Droit, en le priant de ne commencer son enquête qu'après s'être payé un bon petit voyage en trains belges à travers le Luxembourg ou le Hainaut.

POURQUOI PAS déjeuner le dimanche
au CHATEAU D'ARDENNE ?
Pourquoi Pas ? l'indique comme
le rendez-vous de l'élite.

Pots de vin

La *Nation Belge* se plaint de ce que nos députés se sont octroyés eux-mêmes, en guise de « pot-de-vin », un droit de libre-parcours sur toutes les voies de communications exploitées ou concédées par l'Etat. D'un autre côté, en France, ces messieurs viennent de se voter la franchise postale quand ils correspondent avec leurs électeurs.

Pourquoi trouver cela excessif ? Le peuple est-il souverain, oui ou non ? S'il est souverain, ses représentants ont bien le droit à tous les privilèges — de la souveraineté et une vulgaire question de pécune ne peut entraver l'exercice de leur droit :

Nous nous attendons à ce qu'un de ces jours, le citoyen Volckaert propose, pour les élus de la Nation, un plat du jour à l'œil dans les restaurants, logement pro Deo dans l'immeuble qu'ils requisitionnerait, entrée gratuite dans tous les théâtres, dancings et lupanars. Une médaille d'or serait frappée, portant au lieu de « l'Union fait la force » cette nouvelle devise « Tout à l'œil ! » En cas de décès en fonctions, funérailles nationales aux frais de l'Etat...

Ce serait le moyen de résoudre le problème de la vie chère, pour les députés, bien entendu.

LA NOUVELLE ESSEX, 6 cylindres, 2 litres taxée 15 CV. 11 litres aux 100 kilomètres, est la voiture qu'il vous faut essayer. — PILETTE, 96, rue de Livourne. — Tél. 437.24.

Président de Chambre

A propos de M. t'Kint de Rodelbecke, à qui les socialistes font la vie si dure au Sénat, on parlait, entre parlementaires, de l'ancien président de la Chambre, M. Schollaert. Il fut des premiers à mater Demblon et autres vociférateurs de l'extrême-gauche. Avec un dédain souverain, il leur criait de sa voix éraillée :

— Vous savez, Monsieur, que je ne discute pas avec vous ! Je supprime aux *Annales* tous vos écarts de langage. Ainsi, tout est dit !

Cela avait le don de mettre en fureur Léon Furnémont, qui, un jour, ne se sentant plus, lui cria :

— Laissez-nous tranquilles, espèce de Pierrot macabre!

Pour qui a connu Schollaert, c'était envoyé...

Quel est le rêve de toute femme chic ? Conduire sa petite 5 HP. Citroën.

Pour vos Soieries

LA MAISON DE LA SOIE, *13, rue de la Madeleine, 13, Bruxelles.* Le meilleur marché en soieries de tout Bruxelles.

Souvenirs folâtres

Un juge versaillais scrute la conscience et la tenue de deux « artistes » de music-hall qui ont tourné, comme on dit, un film, dans le parc de Versailles, dans le plus simple des appareils. On a l'air de découvrir avec assez d'étonnement que, dans nombre de théâtres de Paris et d'ailleurs, on exhibe des femmes déshabillées. Ce n'est pas à ces petites femmes qu'on en voulait ici, mais à des Boches bien décidés à compromettre la France, en montrant des femmes nues et en liberté dans le parc de Versailles. Les Boches sortiront indemnes de l'affaire et les petites poules laisseront leurs plumes dans les griffes du juge. Elles se consoleront à cause de la réclame extraordinaire que cela leur vaut. Déjà, elles sont en vedette sur les affiches de leur music-hall, et cela les consolera d'un peu de paille humide. Mais nous, ça nous ramène au début de *Pourquoi Pas ?*, où on se divertissait d'un juge anversois, nommé, croyons-nous, Taquet, Taqui ou Tacot, qui avait entraîné, lui aussi, vers de sombres destins une petite femme nommée Parisette. Et puis, cela nous a fait relire de la prose de Charles Bernard. Pauvre Taquet, Taqui ou Tacu ! Et Parisette, maintenant, qu'est-ce qu'elle pourrait bien nous montrer ? Où sont-ils, vierge souveraine ? Mais où sont les neiges d'antan ?

La note délicate sera donnée, dans votre intérieur, par les lustres et bronzes de la Cie B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

Le monument de la Reconnaissance

Le monument belge du Havre ne pêche pas par une originalité exagérée. On y voit une France recevant la Belgique. La France est un peu plus haute que la Belgique, non pas plus grande ; le sculpteur a tourné la difficulté d'une disproportion fâcheuse pour notre amour-propre. La France est plus haute, parce qu'elle est sur une espèce de seuil surélevé. Elle reçoit l'exilée à la porte idéale de son hospitalité. La Belgique a un casque — déjà en 1914 ! — et une espèce de mante brugeoise. La France a une jupe démodée et une cuirasse nouée par une cordelière, des cheveux coiffés au style de 1890. Tout cela médiocre, tout cela bêbête, et qui légitimera les discours les plus pâteux et les gestes les plus prévus. On aurait tout de même pu faire mieux !

PILSEN MOUSEL.
Bière de luxe,
En fûts et en bouteilles.
Téléphone : Bruxelles 486.06

Dialogue des vivants

Au stationnement des taxis :

— Awel, chauffeur, is âà voiture in ordre de marche ?

— Och ! menier, ge zijt zeker ne pince-sans-rire...

— Possibel, maar ik ben gepresseerd.

— Ik uuk !

— Awel, hoeveel minuten van hie tot de place de l'Yser ?

— Tien minuten environ.

— T'akkoord... en route !

Coin... coin... coin...

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman, par Léon Souguenet, histoire d'une petite berbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

Le nez en photographie

La *Gazette-Photo* donne des conseils aux photographes sur la façon de « tirer parti » du nez des gens, disgraciés par la nature, qui viennent poser devant l'objectif. Il paraît que, les nez camus — ceux qui montrent désagréablement les trous béants des narines — on les rend acceptables en plaçant le point de vue très haut. On doit, au contraire, prendre un point de vue bas pour les nez aquilins ou en forme de bec d'aigle. Pour les nez longs et gros, la mise au point doit se faire un peu en avant de la pointe du nez.

Ces conseils me rendent rêveur, car enfin, si, doué d'un nez crochu, je vais poser devant un photographe qui s'arrange de telle façon qu'il me vienne un nez grec, il me semble vraisemblable que personne ne me reconnaîtra ; et que, par conséquent, le bel argent que j'aurais payé à

ce photographe facétieux pour des portraits-cartes ou des cartes-album représentant un inconnu sera de l'argent bien mal dépensé. « Tirer parti » de mon nez en lui substituant un appendice nasal d'une race étrangère me paraît constituer une fumisterie de nature à le faire s'allonger réellement, au moment de la présentation de la note acquittée.

S'il en était cependant, parmi nos lecteurs, qui ne pensassent point comme cela et qui crussent (joie des subjonctifs!) qu'il y a quelque intérêt pour eux à se faire photographier avec un autre nez que celui que le bon Dieu leur a départi, nous nous permettrions de leur conseiller, avant d'aller chez le photographe, de s'agrémenter le visage d'un nez en carton.

Champagne **BOLLINGER**
PREMIER GRAND VIN

Humour anglais

House of Commons (Monday, February 18th 1924) :

LIEUT. COMMANDER KENWORTHY. — Asked the Prime Minister whether he proposes to introduce a Bill for the reform of the Upper House? (Chambre des Lords.)

THE PRIME MINISTER. — There is no present intention on the part of the Government to introduce such a Bill.

LIEUT. COMMANDER KENWORTHY. — Will the Prime Minister consider bringing in a short Bill so as to make it possible for Ministers to speak in the other House?

Mr PRINGLE. — Would the right hon. Gentleman not consider the advisability of introducing a Bill to enable the creation of life peers, so that a Labour Givernment may not be under the necessity of creating either bachelors or sterile people as peers?

...Pas de réponse.

SPIDOLEINE
L'huile idéale pour Automobile.

Motifs et consignes

Ci-dessous quelques « mots » et motifs de punition provenant de l'un ou de l'autre gradé de l'Ecole Centrale Scientifique de Namur :

1° *Un jour de P. S. (privation de sortie) au brigadier K... pour avoir dirigé un jet d'eau vers un camarade, dans le but de le mouiller.*

2° *Quatre jours de cachot au caporal D... pour s'être soustrait à une inspection, en grimpant sur le toit de l'établissement.*

3° *Quatre jours de salle de police au même pour avoir torturé une mouche à l'étude en lui enfonçant un papier dans le... derrière.*

4° *Six jours d'arrêts de chambre aux sergents S... et D... pour avoir été surpris... dans les bras l'un de l'autre.*

(Pour n'intriguer personne, les deux sous-offs sortaient de l'étude en se tenant par l'épaule. Ce motif fut donné par le major, commandant l'école, en juillet 1922.)

5° Un premier sergent entre un jour à l'étude : il y avait du chahut ; son apparition ne faisant aucun effet, il crie : « Les élèves turbules seront punis. »

TERVUEREN PARC - RESTAURANT SEVIN
Maison de 1er ordre. — Cuisine et cave réputées
Situation unique. Clientèle d'élite. Tél. : Terv. 3.

Lettres de gosses

Bien entendu, ce n'est intéressant que parce qu'authentique. Manuel écrit :

Cher Philippe,

J'ai très bien fait mes compositions. Et toi? Mais dans une classe en dessous de la mienne, on avait demandé, en calcul : Qu'est-ce que le capital et le taux? Un élève a répondu : On trouve le terme du capital en multipliant la base par la hauteur, et on trouve le terme du taux, en multipliant la Gd diagonale par la moitié de la pte.

En géographie, on avait demandé : Caractérisez les fleuves d'Europe? Un élève a dit : En Belgique, il y a quatre fleuves : La Volga, le Hoyoux, l'Oise et la Seinne. Le Hoyoux est à pente douce, et gelé pendant de longs mois!

Et en sciences naturelles, on avait demandé : Comment a-t-on gradué le thermomètre? Un élève a dit : On l'a mis dans la glace, où le mercure a été, on a mis quelque chose. En le mettant dans l'eau bouillante, on obtint le même résultat. C'est pour ça que le corps de l'homme doit avoir 36 degrés!

En grammaire : Comment forme-t-on le féminin des noms en général? Un élève a dit : Pour mettre tous les mots au féminin, il suffit d'ajouter e au bout, sauf à robinet, qui reste invariable!

Comme tu vois, il y a des imbéciles dans la classe en dessous de moi.

J'espère que tu auras bien fait tes concours, et je t'embrasse bien fort.

Ton ami, **Manuel.**

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital :-: Envoi soigné en province-Tél. 259.78

Le Duc contraire

On lit dans *Le Progrès civique*, l'amusante histoire suivante :

Quand mourut Mgr le duc de Luynes, on lui fit un bel enterrement, que se serait complu à ordonner Pierre La Mazières.

Son oraison funèbre fut prononcée par Mgr Gibier.

Mais quelle ne fut pas la stupeur des assistants d'entendre l'évêque de Versailles parler, à propos de la situation familiale du défunt, de ses trois enfants, alors qu'il en avait cinq!

On se demandait ce qu'avaient bien pu faire les deux autres pour être tenus dans l'ombre par le prédicateur.

La stupeur devint de l'effarement lorsque, terminant son oraison, Mgr Gibier prononça ces paroles :

« Inclinons-nous bien bas devant cette noble figure qui vient de disparaître : **le duc d'Uzès!** »

Ce dernier, présent aux obsèques, eut un haut-le-corps. Il dut se pincer pour se rendre compte qu'il était encore en vie. Mais il éprouva, ensuite, une légitime satisfaction, car c'était sa propre oraison funèbre qu'il avait entendue. Mgr Gibier s'était tout simplement trompé de duc!

BENJAMIN COUPRIE
Ses portraits — Ses agrandissements
32, avenue Louise, Bruxelles (Porte Louise) — Tél. 116.89

Le livre de la semaine :

La Vie Tragique de Vincent Van Gogh, par Louis Piérard.

La Hollande est le pays de la prudence, de la sagesse bourgeoise ; nulle part, la vie n'est plus quotidienne et plus plate. Mais ce même pays a produit quelques chimériques d'une audace incomparable et un bon nombre de loufoques « délicieux ». Tel le grand artiste qu'est Vincent Van Gogh. Il eut sans doute plus de génie que de talent, et même, en ce temps de cubisme, beaucoup de ses toiles demeurent assez déconcertantes, mais son œuvre, d'un lyrisme incomparable, a ouvert bien des yeux, et quand on ne connaît pas Van Gogh, on a beaucoup de chance de ne pas comprendre grand'chose aux dernières

olutions de l'impressionnisme. L'homme était étrange, rtant tout au paroxysme et cherchant l'absolu avec une ssion de fanatique. Sa vie aussi fut étrange : fils d'un steur hollandais, il eut une enfance pénible ; tendre- ent aimé des siens, il était difficile à comprendre et à tisfaire. Professeur de français en Angleterre, commis librairie en Hollande, étudiant en théologie, mission- ire protestant parmi les mineurs du Borinage, il tra- rsa bien des avatars avant de devenir peintre. Il fut, ute sa vie, jusqu'à la folie, jusqu'au suicide, à la re- erche de l'impossible : vie douloureuse, vie tragique, i devait tenter un biographe. Louis Piérard la raconte ns romantisme, avec piété, avec conscience et même ec quelque naïveté. Ce dont il faut le louer.

C'est très bien, ami Piérard, quand on est député, et, ce fait, obligé à bien des cabrioles, de vouloir demeu- r homme de lettres et de conserver la bosse de l'admi- tion, et même une certaine fraîcheur d'âme !

RIS à raviver. — 50 teintes à la mode

la gloire d'Ignace Sinzot

Un de nos lecteurs s'est évertué à rédiger l'épitaphe thume de ce grand homme :

Ci-gît Ignace
et c'est Sinzot.

Ci-gît Ignace
et ses saints os.

Ci-gît Ignace
et ses sains os.

Ci-gît Tignasse
et c'est Sinzot.

Ci-gît Tignasse
t ses saints os.

Ci-gît Tignasse
et ses sains os.

CUBES OXO
À BASE D'EXTRAIT DE VIANDE
de la Cie LIEBIG

listoire vraie

Arthur et Jeanne viennent de s'épouser. On sort de l'Hôtel de Ville.

Juste à ce moment, la pluie vient à tomber.

Et le marié, très nerveux, de s'écrier :

— Allons, bon ! encore un embêtement !

SANDEMAN n'a que des Vins de choix

Jn peu vieux

Un charcutier reçoit la visite d'un client, qui lui de- ande :

— Monsieur, avez-vous des pieds de cochon ?

— Oui, Madame ; j'en ai deux.

— Sapristi, Monsieur, vous devez être bien gêné pour marche...

Th. PHLUPS CARROSSERIE D'AUTOMOBILE DE LUXE : :
123, rue Sans-Souci, Brux.—Tél. : 1338,07

Motif de punition

Caporal X... quatre jours de salle de police:

Etant près du feu, s'être laissé lécher le derrière par la flamme, ce qui a détérioré indécemment le fond de son pantalon.

MATHIS La voiture utilitaire La plus avantageuse
Tattersall Automobile, 8, Av. Livingstone, Brux., Tél : 349,89

La loi fait peur...

Recherchant un boni plus ample,
Les propriétaires-bourreaux
Veulent rajeunir les « vieux baux »...
Voronoff leur donna l'exemple !

De leur bicoque, voyez comme
Ils exagèrent la valeur.
Mais quoi ! La maison du bluffeur
Est toujours la meilleure, en somme !

Pour ne pas payer davantage
Les locataires, aussitôt,
Mandent un expert, et bientôt,
Le censeur monte à chaque étage !

L'huissier mettra sur la chaussée
Celui qui ne veut pas payer,
Mobilisant son mobilier...
Tiens ! mais c'est la... rue occupée !

Chacun recevra à son heure,
Du Vautour la sommation...
Une mise en demeure ? Non,
Plutôt une mise... hors demeure !

Pipelet, en fait de pourboire,
Du locataire trop pouilleux,
Exige le... « dernier adieu » !
C'est là sa plus grande victoire !

Le sans-logis, malheureux homme,
L'âme en délire, cherche, hélas !
En vain !... Ne rappelle-t-il pas
Diogène cherchant un « home » ?

Humble, il implore le cerbère,
Mais l'autre, se sentant plus fort,
Glapit, féroce : « Sus ! A mort !
Pas de « quartier » au locataire ! »

Ne craignons pas de mettre en joue
Ces nombreux proprios sans cœur,
Mais, au contraire, avec chaleur,
Louons, louons celui qui loue !...

Riches, construisez davantage,
Pour travailler dans l'intérêt
Des malheureux ; car bâtir, c'est
Nourrir un peu, dit un adage !

Marcel Antoine.

CONFORT BORDS DE LA MEUSE Cuisine soignée
LA POTINIERE
DAVE-NORD, HOTEL-RESTAURANT
Cures d'air et de Mumm Cordon Rouge

La morale d'État

Nos réflexions sur la morale d'Etat ont provoqué de nombreux commentaires, au sens, comme on dit, variés. En voici du *Courrier de l'Escaut* :

La question est très juste et mérite d'être examinée. Si l'on doit accepter les théories qui ont cours aujourd'hui, théories absurdes tirées du « Contrat social » de Rousseau, on peut se demander d'où l'Etat tirerait bien son droit de coercition. Dans ce système, l'autorité n'a d'autre base qu'un prétendu consentement général donné par la masse des citoyens à la constitution du Pouvoir, auquel tous accepteraient de se soumettre. Qui ne voit combien cette masse est fragile? La convention que la volonté d'un jour a pu établir, la volonté du lendemain la peut détruire.

Quelle source de morale aussi peut-on y trouver? La majorité faisant loi, c'est elle qui établit la distinction entre le bien et le mal, entre ce qui est permis et ce qui est autorisé, avec, comme sanction, le gendarme et la Cour d'assises; mais les majorités changent et le bien d'aujourd'hui sera peut-être le mal de demain. La société ne saurait s'appuyer sur des doctrines aussi branlantes; il lui faut des appuis plus solides.

Autrefois, peuples et souverains étaient d'accord pour accepter comme bases de la morale publique les doctrines et la morale de l'Eglise, et ils y trouvaient des règles de vie d'une solidité parfaite.

Plaçant en Dieu l'origine du pouvoir, l'Eglise rendait l'obéissance facile aux peuples, mettait à l'exercice de l'autorité des conditions de justice et de modération qui en allégeaient le poids. Les lois traduisaient dans leurs dispositions les principes de la morale divine, dictée, aux hommes, sur le Sinaï. La paix sociale fut une réalité aussi longtemps que ces idées furent acceptées. On ne se demandait pas alors de quel droit l'autorité imposait ses lois.

Il n'en va plus de même aujourd'hui, et voilà pourquoi, mon cher « Pourquoi Pas? », l'Etat n'a que le gendarme pour imposer au peuple sa moralisation obligatoire.

Une morale sans base, mais avec sanction ? C'est celle de l'Etat-gendarme. Oui. D'ailleurs, la morale chrétienne avait la sanction du gendarme de l'Au-Delà : le Diable... Mais, malgré cela, l'assentiment mystérieux qu'elle avait obtenu (et dont elle est encore forte) des âmes et des consciences jadis de tous, la rendait sacrée. Fâcheux qu'on rompe la liaison entre cette morale et la nôtre... Mais il y a un fait. En tous cas, nous ne reconnaissons plus aux joints du S. V. et à leurs mandataires le droit de nous moraliser.

L'individu reste seul avec sa conscience (s'il en a une) sous l'œil du gendarme *ultima ratio*.

Annonces et enseignes lumineuses...

A l'Eglise Evangélique, boulevard Bischoffsheim :

Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu

Réunion dimanche à 5 heures

???

Chez un photographe, rue Steenpoort :

Les enfants et les chiens paient un franc de supplément

Le Mémorial de Gaillon

L'idée d'une inscription commémorative à Gaillon des morts du C. I. S. L. A. a rencontré de précieux assentiments. Nous avons reçu des lettres nombreuses.

Celle-ci est, entre toutes, émouvante :

L'idée de « Pourquoi Pas ? » d'une plaque commémorative à placer à Gaillon, pour perpétuer le souvenir du centre d'instruction y installé pendant la grande guerre, a rapidement fait son chemin, et je lui souhaite tout le succès qu'elle mérite.

Je m'y associe de tout cœur et vous prie de recevoir la souscription, d'outre-tombe, d'un des anciens élèves, officier d'infanterie, issu du C.I.S.L.A. de Gaillon, et lâchement assassiné le 22 mars 1922 à Hamborn.

Veuillez agréez, etc...

Général Alph. Graff.

Ci-joint cinquante francs pour la plaque commémorative à Gaillon. En mémoire de mon fils Christian, ancien élève, tué à l'ennemi.

Baron de Kerchove d'Exaerde.

Monsieur et cher camarade,

Diplômé du C.I.S.L.A. de Gaillon (1re promotion 7/1/23/2/1915), je m'empresse de vous envoyer sous ce pli ma modeste contribution pour la plaque commémorative de Gaillon, en exprimant l'espoir que beaucoup d'anciens camarades se joindront à nous.

Croyez, Monsieur et cher camarade, à des sentiments confraternels.

Le lieutenant de réserve du 2,
L. Baril.

La belle suggestion de « Pourquoi Pas ? » a été approuvée par les onze gaillonais de la 68e promotion de l'Ecole militaire.

Ils espèrent que dans chaque régiment, un camarade se chargera d'établir une liste de souscription et que les sociétés « Amicale » et « Fraternelle » vous aideront auprès des camarades de la réserve.

Ci-dessous notre modeste liste de souscription :

Lieutenant Defonséca, 10e session	fr. 5.—
Lieutenant Gauthier, 9e session	5.—
Lieutenant Henrard, 6e session	5.—
Lieutenant Lorent, 6e session	5.—
Lieutenant Buckens, 10e session	5.—
Lieutenant Lacroix, 7e session	5.—
Lieutenant Hentoir, 10e session	5.—
Lieutenant Henrotte, session d'Ochs	5.—
Lieutenant Notte, 6e session	5.—
Lieutenant Coolens, 3e session	5.—
Lieutenant Nicaise, 7e session	5.—
	Fr. 55.—

Les Gaillonais de la 68e I et C.

Major L. Tasnier	5.—
Lieutenant J. Goffin, du 2e de ligne, à Gand	5.—
M. Louis Baril	20.—
Général Alph. Graff	50.—
Baron de Kerchove d'Exaerde	50.—
Total.....	fr. 185.—

POURQUOI PAS ?

A LA CONFÉRENCE DE LONDRES

amais, conférence interalliée ne fut plus morne et uyeuse. Presque tout le temps, les experts ont été sur brèche. Rien de plus assommant qu'un expert. C'est homme qui passe sa vie à jongler avec des chiffres ou des formules, qui paraît tout savoir et sait peut-être lque chose, mais ne dit jamais rien. Quand un journa- se trouve en présence d'un politicien, il parvient tou- rs à lui arracher une déclaration quelconque. Mais les erts, gens d'affaires très souvent, ou prudents fonc- naires, s'inquiètent assez peu d'avoir leur nom dans journaux. Alors, ils se taisent...

???

. Theunis a été admirable. On ne doit plus faire l'éloge son bon sens ; on peut faire celui de son esprit com- hensif de la mentalité britannique. M. Paul Hymans l'a bien secondé, bien que tous ces problèmes techniques paraissent fort ardus. Mais ce politicien diplomate était spensable à côté du remarquable « business man » st le « Premier » belge. Hannecart, Gutt, Janson, Bour- n, Furst, Marx : tous ces experts, ont fait honneur à la tique. Terlinden et Davignon: charmants. Les colonels eaux et Cumont n'ont pas eu beaucoup à intervenir, s ils ont aussi bien travaillé : citons-les à l'ordre du de *Pourquoi Pas ?* M. Wibier — brave M. Wibier — t guère d'autre mission que celle de renseigner la sse avide.

???

la renseigna fort bien. Un confrère lui demandait-il nouvelles de la situation ? M. Wibier réfléchissait un , puis répondait : « Vous pouvez dire que tout va bien ! »

???

– Qu'avez-vous fait aujourd'hui, demandait-on à Hannecart ?

– Peuh ! répondait-il... Nous avons commencé par cou- en long des poils de carotte. Puis, nous les avons pés par moitié. Alors, les morceaux, nous les avons oupés tous en long... Çà a toujours fait trois séances.

???

'est aussi à M. Hannecart qu'on attribue ce mot éner- ique.

n parlait des délais d'évacuation de la Ruhr...

– Moi, aurait-il répondu, je l...icherais d'abord le ap. Et puis, je verrais bien si je suis « dans les dé- ».

???

es journalistes ont eu beaucoup d'ouvrage. On ne leur ait presque rien. Ch.-André Grouas, vêtu d'une jaquette aptueuse, courait d'un ministre à l'autre, une serviette, errée de documents, sous le bras Mais, après huit jours ce métier-là, dégoûté, il partit. Hislaire aussi en eut jusque par-dessus la tête ! De Geynst, élégant et fleg- atique, pestait en termes distingués... De Gobart (l'homme a vu M. Theunis en pijama) clamait partout sa fureur re si mal renseigné. Les autres, tant bien que mal, et s des conditions particulièrement difficiles, cherchaient ecueillir des informations plus ou moins exactes.

???

allien et Dupierreux, du « Petit Parisien », et Gerothwolth, du « Daily Telegraph », ne se quittaient pas d'une elle.

. Theunis les avait appelés : « The Anabaptist's Syn- ate Limited ».

???

n type curieux que ce Gerothwolth. Il possède des dé- corations de tous les pays du monde. Il a toujours sur lui, mais dans sa poche, une dizaine de rosettes. Doit-il demander une indication à un ministre belge? Vite, il se met à la boutonnière l'ordre de Léopold. Au moment d'entrer chez M. Herriot, il s'orne de la Légion d'Honneur. Et le voici porteur d'un ordre de Roumanie, pour aborder M. Titulesco.

???

Un de nos confrères avait fait la connaissance d'une délicieuse anglaise. Elle lui parlait de Vaquier, condamné à mort.

— Ne peut-on rien pour lui? demandait-elle. Notre confrère, galant, lui dit : « Si ça peut vous faire plaisir, je veux bien en parler à M. Herriot...

— Qui est-ce ça, M. Herriot ? interrogea la jeune femme.

???

Le *XIXme Siècle* avait délégué Calonne à Londres. Calonne, toujours à l'affut d'informations sensationnelles, aurait bien voulu rencontrer M. Mac Donald.

— Si tu veux le voir, lui dit un de nos confrères, c'est bien simple. Tu n'as qu'à te rendre, entre six et sept, telle « street », tel numéro. Mac Donald y est chaque jour. Il y reçoit ceux qu'il veut bien recevoir. Vas-y, mais ne dis cela à personne....

Calonne y fut. — « I want to see Mr Mac Donald », dit-il à la matrone qui vint lui ouvrir.

— Mr Mac Donald ?

— Yes, Mac Donald... your « premier » ministre...

...La patronne de la maison close claqua la porte, furieuse.

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Les Châteaux de Touraine et du Blésois en automobile

Quatre circuits au départ de Tours (Place de la Gare)
Deux circuits au départ de Blois (Place de la Gare)
du 1er avril au 19 octobre 1924

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux des bords de la Loire, la Compagnie d'Orléans organise les circuits ci-après :

Au départ de Tours :

A. Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours. Prix par place : 38 francs. Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 45.

B. Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours. Prix par place : 35 francs. Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 30.

C. Tours Chenonceaux, Amboise, Tours. Prix par place : 25 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

D. Tours, Luynes, Cinq-Mars, Langeais, Azay-le-Rideau, Villandry, Tours. — Prix par place : 20 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

Au départ de Blois :

I. Blois, Cheverny, Chambord, Blois. Prix par place : 15 fr. Départ à 13 heures. Retour vers 17 heures.

II. Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois. Prix par place, 22 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 45.

Pour la location des places (un franc par place) et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Tours et de Blois; aux Bureaux spéciaux du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours et 2, place Victor-Hugo, Blois; à la gare de Paris-Quai d'Orsay; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines, au Bureau de Renseignements, 126, boulevard Raspail, Paris.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe-Max, à Bruxelles.

CHAPITRE VI

DE LA POPULARITÉ

Une espèce d'homme de lettres, d'aspect assez bohème, et qui, disait-on, n'avait pas toujours, en son jeune âge, professé pour l'autorité, le respect qui lui est dû, parla en ces termes de la popularité au jeune prince :

Etre populaire, prince, faut-il que vous soyez populaire ? C'est une qualité bizarre et la popularité est capricieuse. Elle va, elle vient ; on l'acquiert, on la perd. Elle peut être dangereuse, parce que les duègnes qui gardent l'Etat se méfient d'un prince populaire. Elle peut être précieuse parce qu'elle permet au prince d'avoir une action personnelle et de passer au-dessus des menues embûches courantes. Ici aussi, vous estimerez la popularité à sa valeur et, sans y tenir autrement, vous pourrez la rechercher. Le plus simple est de viser à elle avec un grand sang-froid, sans y croire et sans se passionner. Mais rares sont ceux qui poursuivent un dessein en restant maîtres d'eux-mêmes. En tout cas, regardez, dans l'histoire, comment va, comment vient la popularité. Si un roi pouvait encore, de nos temps, accorder abondamment, à ses sujets, le *panem* et les *circenses* du temps romain, cela irait bien. Encore faut-il savoir que, plus on tâte aux *circenses*, plus on en veut, et que le peuple demande de plus en plus de beurre sur de plus en plus de pain. Il n'a pas tort, mais il est très difficile de le satisfaire. Entretenir les gens à ne rien faire leur procure de la joie, de la lumière, du soleil et de la santé, évidemment voilà un joli programme. N'insistons pas ; il est irréalisable. On a vu des hommes populaires parce qu'ils étaient beaux, grands et forts. En général, le peuple aime la force. Il aime ceux qui le dominent. On ne l'a guère vu acclamer un prince mal fichu. Boulanger, type de l'homme populaire et objet d'une popularité aussi subite qu'à peu près incompréhensible de nos temps, dut, en grande partie, sa popularité à sa barbe blonde et à son cheval noir. On peut toujours avoir un cheval noir. On peut cultiver sa barbe. On peut avoir un panache blanc. Mais il y a des époques où le peuple — sait-on pourquoi ? — préfère les chevaux blancs. Il arrive que le peuple aime, chez un prince, ce qu'il condamnerait chez un autre. Henri IV est populaire pour ses maîtresses et ses amours. Louis XV est, au contraire, universellement blâmé. Il était pourtant le plus bel homme de son royaume et ses amours se déroulèrent dans le plus joli cadre qu'on eût jamais vu. Il ne faut tout de même pas qu'un prince aille trop loin dans la recherche de la popularité. Il n'a pas besoin d'aller fumer sa pipe au cabaret ou de se promener bras-dessus, bras-dessous, avec les conscrits ou avec les gens les plus joyeux de son royaume. Un peu de mystère autour de lui est convenable. Il faut qu'il soit assez lointain : alors, on lui sait gré de s'approcher du peuple. Tout cela, c'est une question de dosage. Les princes d'aujourd'hui croient d voir se montrer sportifs, parce que le sport est à la mod C'est très bien ; mais les accidents sont possibles. Le r d'Espagne, par exemple, saute toujours de son train peine arrêté : il se montre leste et ingambe. Oui ; ma s'il ramassait une pelle ? Si on fait du sport, si on ma che sur la corde raide, si on se lance dans une entr prise risquée, il faut réussir. Un roi qui entre dans u compétition sportive doit évidemment gagner. Les a ciens protocoles arrangeaient très bien cela à la chass Les animaux étaient dressés à venir se faire fusiller d'eu mêmes par Sa Majesté. Mais on croit que le plus mauva esprit commence à régner parmi les lièvres et parmi l faisans. Cela peut quand même s'arranger à l'arrivée. U président de république envoyant du plomb dans le de rière d'un général, c'est mauvais, non seulement pour derrière du général, mais pour le président. Ces ave tures-là, il faut s'en garer. Il y a aussi la popularité d mots. On vous en a parlé dernièrement. Les mots d'espri ça peut se faire faire dans les prisons ou dans les réda tions de journaux.

Mais quand la popularité est acquise, prince, sach comme elle est précaire. Peut-être, ne faut-il jam qu'elle soit trop brillante, trop bruyante, trop élevé parce qu'il y aurait quelque mal à se maintenir à ces d grés. Une bonne popularité, moyenne, une réputati d'homme bien portant, bienveillant, bon père de famill c'est encore ce qui convient le mieux à un prince cons tutionnel, de nos jours. Pour le reste, même si vous êt acclamé par une foule en délire, souvenez-vous de la p role de Napoléon ainsi acclamé et à qui on montrait tou cette foule adorante : « Il y aurait encore bien plus monde pour me voir mené pendre. » Et pendant la guerr Clemenceau, visitant le front avec Poincaré, celui-ci félicitant de sa popularité, disait : « Ma popularité n d'égal que mon impopularité. Mais soyez tranquille : elle sont aussi précaires l'une que l'autre. » Et cette pare eut la valeur d'une prophétie. Les journaux ont publi ces jours derniers, des paroles attribuées au comte Czo nine, qu'on croyait un peu moins dégourdi. Les voici

« J'estime, écrivait-il, qu'il n'y a pas plus de sent ment dynastique que de sentiment républicain chez l peuples — chez les Allemands pas plus qu'ailleurs — mais un sentiment de satisfaction ou de mécontentemen Chez nonante pour cent de la population, le patriotisme et l'attachement pour telle ou telle forme de gouvern ment n'est jamais qu'une question d'estomac. Il faudra enseigner à tous les chefs d'Etat que leur peuple n'o pas la moindre affection pour eux ; que, dans le cas plus favorable, ils ont pour eux une parfaite indiff rence. »

Et si vous avez le loisir, prince, parcourez l'*Histoire* *France* de Jacques Bainville ; vous y verrez très bien comm un peuple réclame à tout prix l'ordre, après des périod d'anarchie et, quand il est fatigué de l'ordre, il dés un relâchement général. Le prince, dans ce cas, souffl ou profite de ces changements d'humeur. Il faut bie dire aussi que presque toutes les révolutions, tous l changements de parti ne sont qu'une question d'impôt Jamais peuple n'a eu de véritable courage et d'héroïsm fiscal. On lui impose de durs impôts pendant quelqu années, mais il ne tarde pas à bousculer le gouvernem qui lui a serré la vis un peu trop à son goût.

De tout cela, prince, vous dégagerez une doctrine s votre popularité. Il ne suffit pas que vous vous disie « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » La popul rité est tout de même nécessaire, un levier presque i dispensable. Les constitutions contemporaines vous pe mettent heureusement de laisser tomber sur vos mini

le poids des mauvaises humeurs générales. Comme le voyez, il y a là un équilibre à maintenir. Avec e de votre femme, que vous choisirez, de préférence, aimable, en exhibant de beaux enfants, vous entrerez déjà une petite atmosphère sympathique parmi sujets, s'ils sont débonnaires et bourgeois. Vous vous trerez de temps en temps en bel uniforme : mais plus serez beau et éclatant, plus vous serez souriant et iant et sans morgue. Il vous sera recommandé, de os en temps, d'assister à des jeux populaires. Vous oncerez une ou deux paroles qui seront bien accueil- Mais surtout ne croyez pas qu'il suffise de paraître être aimé. Pour être acclamé, c'est facile.

l. Coelst, le cimetière et l'autobus

ous recevons cette lettre de M. l'échevin Coelst (voir précédents numéros) :

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

rci pour votre petit pain. Les petits cadeaux, positive-, entretiennent l'amitié. Si j'osais, je dirais bien, sans offense aux qualités professionnelles du boulanger, qu'il un peu salé.

i-de-Droit, cet être stupide, mais, quoi que vous pensiez, e et qui porte un nom — insignifiant, je veux bien — cet à n'est pas mon « porte-plume »; c'est votre serviteur ous écrit encore une fois, la mort dans l'âme de savoir que le croyez si coupable. Et, entre nous, vous le mortifiez de même un peu en lui prêtant un si ample parapluie administratif. « Cuique suum... »

us avez raison de prétendre que rien n'est plus simple ie faire une porte, s'il n'y en a pas, et de mettre un che- en état, s'il n'est pas praticable. Mais, voilà ! notre cime- d'Evere est situé sur le territoire de la commune de ce et les chemins qui y mènent — l'entrée principale ex- e — sont sous sa dépendance. Il restera toujours, après que ceux qui accompagnent les corps, dans ce champ de ante hectares, s'exposeront, par mauvais temps, s'ils dé- ent un crâne mal en point.

si Georges Dandin préfère, quand sévit la tempête, pincer neumonie mortelle, plutôt que de déroger pour de courts nts — dans la rue, devant un monument qu'il aide à inau- r, au cimetière — à certains usages, alors que des raisons aires l'inciteraient puissamment à se protéger, il faut le dire et, au besoin, le sermoner.

l persévère et meurt impénitent, vous n'y aurez rien pu, oi non plus, bon Dieu !

???

fond, bien que j'aie l'air de n'en point convenir, je suis de ce que vous rappeliez ce que je vous écrivais à propos autobus Bourse-Ixelles.

est venant, comme disent les Anglais.

i dit : incessamment? Ceci est interprétatif. Lorsqu'il s d'une emplette à faire chez le parfumeur du coin, in- ment veut dire : tout de suite, sans délai.

is lorsqu'une ligne de tramways s'est fait attendre plu- lustres, le même vocable peut se comprendre dans le de : bientôt, sous peu... wacht een beetje.

s peu, c'était six mois. Les six mois prévus par le cahier charges.

fallait les approbations des autorités supérieures. C'est fait.

fallait le temps pour concevoir les types de voitures à er et les soumettre à la censure de la commune d'Ixelles la Ville. Pour la Ville, c'est fait.

enfin, il faut le temps pour les réaliser.

us avez compté : avril, mai, juin, juillet. Ajoutez : août ptembre.

compte est juste. Je rirai le dernier.

cela vous chante, au mois d'octobre, nous ferons ensemble yage, sur la plate-forme, d'Ixelles vers « le bas de la ville ». Je tenterai, durant le trajet, tout ce que je peux pour vous faire oublier cette maudite aventure d'Evere, par un méchant jour de vent et de pluie...

En attendant, je me dis, puisqu'il est entendu que vous ne me voulez point du mal, mon cher « Pourquoi Pas? », votre dévoué collaborateur.

J. Coelst.

Sur le premier point:

Il y a, en somme, une lutte de sentiments de courtoisie, entre M. l'échevin Coelst et *Pourquoi Pas ?* M. Coelst affirme, avec une loyale énergie, qu'il est M. Qui-de-Droit; *Pourquoi Pas ?* soutient, avec une déférente insistance, qu'il ne l'est pas.

En termes moins imagés, *Pourquoi Pas ?* reproche à l'esprit de routine qui règne dans toutes les administrations de faire la sourde oreille quand on parle de mesures qui intéressent directement la santé, voire la vie, des administrés — et M. Coelst répond qu'il ne veut point se couvrir du parapluie de la Routine administrative.

Pour donner accès au dépôt provisoire du cimetière d'Evere — et non aux tombes disséminées dans le vaste champ de repos : nous n'avons jamais dit ça, voyons, M. Coelst ! — il faut créer un chemin qui ne soit pas d'un demi-kilomètre et plus. Si, pour faire ce chemin, il faut s'entendre avec la commune d'Evere, c'est tout de même plus facile que de s'entendre avec les Allemands, voire avec les Anglais, que diable !

Au fond, nous sentons bien que M. Coelst est de notre avis et que si l'impersonnel et tyrannique Qui-de-Droit n'était pas là, tapi dans l'antre inaccessible...

Nous sommes certains qu'en plaidant au nom de la corporation des vivants, qui ne veulent pas mourir, nous vous avons touché, M. Coelst... Votre œil s'humidifie, votre front s'humanise, un bon sourire d'accueil vient aux lèvres du parfait brave homme que vous êtes ; merci, merci : nous le sentons, nous en sommes sûrs, nous aurons notre chemin !

Sur le deuxième point, mise en exploitation de l'autobus Bourse-Izelles :

Quel délai comporte le mot « incessamment » ? Evidemment, cela est « interprétatif » : six mois, au regard de l'Eternité, c'est un rien. Au regard de la mise en exploitation d'un tramway que 750,000 Bruxellois réclament depuis l'armistice, c'est-à-dire depuis plus de cinq ans, c'est beaucoup.

Il s'agit de savoir à partir de quel moment courent les délais d'attente et d'impatience légitime : si c'est depuis que le cahier des charges est établi ou depuis qu'il était possible à l'échevin compétent de donner satisfaction aux vœux et aux besoins du public — c'est-à-dire depuis fin 1918.

Tout est là.

Or, là-dessus, l'opinion des habitants du Grand-Bruxelles est unanime — que M. Coelst n'en doute pas .

Dans cette affaire, M. Coelst, qui n'aime pas s'abriter sous le parapluie des autres, abrite d'un pépin généreux un de ses collègues.

Et ceci est tout à la louange du sympathique échevin, à qui *Pourquoi Pas ?* réciproque tous les bons sentiments que M. Coelst lui exprime.

Heyst s/Mer
DIGUE
HOTEL DES FAMILLES
Propriétaire : A. DE FONSEUR
Restaurant
PREMIER ORDRE
Pension
Pâtisserie
TÉLÉPHONE : 58

JEUDI 31. — Dernier jour du mois qui clôture officiellement une période de travail. Demain, c'est les vacances. Vivent les vacances! chantait-on de notre temps, les maîtres sont à pendre. Ils sont et seront probablement de plus en plus à pendre par ce temps d'indiscipline qui règne. Ce dernier jour de juillet est très émouvant, parce qu'il va se passer, à minuit, quelque chose de très grave. Tous les tarifs d'hôtels, les tarifs de dîners et d'autres choses encore que je ne saurais dire ici parce que je n'ai pas assez de place, vont s'enfler symétriquement et simultanément à partir du 1er août, dans toutes les plages et dans toutes les villes d'eaux, avec un cœur enthousiaste et une âme enivrée. Les gargotiers, les marchands de sommeil, tous, arment leurs fusils et s'apprêtent à en décocher un coup mirobolant sur l'honnête touriste. Minuit, clients, c'est l'heure solennelle.

???

VENDREDI, 1er août. — Il y a des jours où on ne rencontre que le Dr Tantpis, à tous les coins de rues, sur toutes les places publiques, à toutes les tables. Je n'ai vu que lui aujourd'hui. Il était très agité. Il parlait de Londres. On nous trahissait ; on nous vendait, là-bas, à moins que nous n'y soyons représentés par des imbéciles. Il ne voulait pas se prononcer, émettre une hypothèse ou, plutôt, il voulait les accepter toutes en même temps, amalgamer le traître et l'imbécile de préférence. Donc, ça allait mal. La Conférence serait rompue le soir. Et puis, je ne vous dirai pas tout ce qu'il m'a dit, parce qu'il m'a coupé, comme on dit, bras et jambes. Il m'a fait voir l'avenir en noir, l'avenir du pays, l'avenir de l'Europe, l'avenir du monde. Quand on a rencontré le Dr Tantpis, il faut réagir, il faut aller passer sa soirée chez sa bonne amie, si on en a une (et encore ça dépend de la sorte de bonne amie que vous avez), ou aller au cinéma voir Charlot. On se dit que ce n'est pas la peine de vivre, qu'on est bien heureux d'avoir déjà écoulé une partie de son existence, qu'on ne verra pas toutes les catastrophes annoncées par le Dr Tantpis et puis, on oublie. Et le lendemain, on trouve que tout est bien, parce qu'après la pluie vient le beau temps et que, quand ça va très mal, ça finit par aller mieux parce qu'il y a un moment où ça ne peut pas aller plus mal.

???

SAMEDI 2. — Nous avons chez nous la visite d'un Américain qui est un homme d'Etat et qui est un grand avocat. Il interroge beaucoup nos gens. Il désire voir, s'instruire. Il a un air sérieux, appliqué. On pourrait bien lui demander s'il désire savoir quel peut être le rôle de l'Amérique vis-à-vis de l'Europe. Pourrait-on expliquer ce juriste qu'un jour, une pauvre vieille dame, pauvre plutôt appauvrie, gravement malade, reçut la visite d'un très riche particulier qui lui annonça qu'il venait traiter et la sauver. Ce grand médecin, ce grand philanthrope ne faisait pas tout à fait la charité pour rien, pensait un peu à lui-même. Mais enfin, il prit des engagements au nom des siens dont il avait plein pouvoir. C'était marqué sur ses papiers, sur son chapeau. Il déclara qu'il allait gérer, en quelque sorte, les biens de la vieille dame, puis il l'invita à renoncer à quantité de mesures qu'elle avait prises pour sa santé et la sauvegarde de ses biens. Et puis il s'en alla, et quand il fut à Washington, car c'était là qu'il demeurait, il fit savoir qu'il n'y avait rien de fait, que ses amis ne ratifiaient pas les engagements qu'il avait pris. En revanche, on tient beaucoup à ce que la vieille dame, qui s'appelait l'Entente France-Belgique, fût fidèle aux renonciations qu'elle avait faites. On pourrait expliquer à M. Hughes que, dans nos pays, ces façons de procéder ne paraissent pas très honnêtes.

???

DIMANCHE 3. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais ça me produit un effet d'agacement singulier d'apprendre, une fois par semaine, qu'il est dimanche, que, à Londres, on ne fait rien. On raconte qu'un de jeunes particuliers qui accompagnent certains premiers ministres de pays amis et qui, nouvellement admis dans les coulisses du pouvoir et richement traités dans un bel hôtel des environs d'Hyde Park, ne demandent que ça finisse. D'ici, on peut avoir une autre opinion. Les Anglais ne sont pas pressés, eux, de voir terminer leur ennuis. Sous prétexte d'hygiène ou de religion, il jouent au golf, ils boivent du thé ou ils accomplissent leur devoir conjugal le dimanche. Pendant ce temps-là, les étrangers n'ont qu'à tourner leurs pouces chez eux en buvant de l'eau chaude ou essayer de lire la bible, ou se promener dans des rues désertes où baillent les policemen abandonnés. Sans y mettre d'animosité particulière, on peut conclure que ce spectacle est un échantillon admirable du manque de savoir-vivre de l'Angleterre. Sans compter que demain, par grâce spéciale du calendrier, est aussi un holiday pour l'Angleterre et que la plaisanterie domicale et britannique dure, cette fois-ci, quarante-huit heures.

???

LUNDI, 4. — Quatre août. C'est le grand anniversaire. De toute cette guerre, en somme, on ne retient que ce

es : la déclaration de guerre et l'armistice. Tout le e est un embrouillamini où toutes les émotions se sont trariées les unes les autres. Mais le 4 août, ce fut la e éclatante et celle, en somme, dont la Belgique peut er la plus fière. Elle fut emportée au delà de ce elle attendait d'elle-même en se jetant délibérément s la mêlée. On peut bien dire, sans trop de vanité, on peut bien encore lui accorder les adjectifs élogieux, les adjectifs ça s'accorde plus facilement que les réations. Cette date du 4 août qu'on ne fête pas assez en gique, est dans toutes les mémoires et dans tous les urs. Il faudrait habituer les gens à pavoiser ce jour-là ume ils pavoisèrent spontanément en 1914. Il y eut, s l'apparition subite de drapeaux aux fenêtres, on ne quel héroïsme élégant un peu ostentatoire mais coloré 'est un des beaux souvenirs dans notre vision que e de ces villes qui, attendant les barbares et le fer et eu, s'étaient fleuries comme pour un gala.

???

ARDI, 5. — Toute une Belgique officielle est retournée ainte-Adresse avec des hymnes dans le gosier et des peaux dans le fourgon aux bagages. Cette fois-ci, le re et Sainte-Adresse ont contemplé une Belgique plus e, plus naturelle que celle qui y fut de 1914 à 1918 il fallait bien prendre des airs graves et des attitudes passées et, d'ailleurs, les circonstances les commanent. Les vrais amateurs de beaux spectacles auraient du voir remis à la scène quelques-uns des tableaux temps d'alors. Une promenade de Patris et de M. Renéchangeant leurs vues profondes d'hommes d'Etat ait été extrêmement acclamée. Un va et vient rapide tomobile, de préférence Roll Royce, entre Honfleur et Havre et d'où serait sortie, majestueuse et digne, la inière de M. Carton de Wiart, aurait été un spectacle ndiose. Mais on ne vit plus toutes ces choses. On a procé de beaux discours. On a inauguré un monument n'est pas fameux et il ne reste sur cette plage loine que le souvenir des héros, des incomparables héros, y furent quatre ans.

???

ERCREDI 6. — Les Allemands sont à Londres. Non pas c des canons, mais avec des outils plus dangereux, t-être.

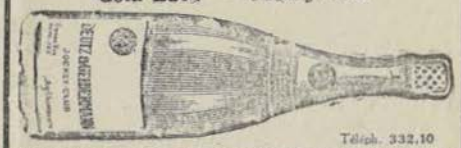
'importe, M. Mac Donald les a reçus avec de bonnes oles et leur a tendu la main.

-dessus on nous dit : la conférence se terminera bien, noins que les Allemands... Parfaitement. Et nous en mes là. Si les Allemands veulent bien, tout ira bien.

Petite correspondance

Lecteur assidu. — C'est Curnonzki, en effet. Mais Alphonse Allais, lui, a fait cette autre remarque, qui ne le cède en rien à celle de Curnonzki : « Quand deux sœurs jumelles ne sont pas de la même taille, c'est toujours la plus petite qui est la plus ressemblante ».

Un ange, une femme inconnu-e... — Merci pour l'envoi de ces programmes amusants ; ils arrivent un peu tard, mais nous les serrons précieusement pour nous en servir l'année prochaine.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^ie Successeurs Ay. MARNE
Gold Lack — Jockey Club

Téléph. 332.10
Agents généraux : *Jules & Edmond DAM, 70, Ch. de Vleurgat.*

L'agent de police bruxellois se perfectionne de jour en jour.

Il acquiert une allure martiale que nous ne lui connaissions guère autrefois et, lorsqu'il aura pour couvre-chef le casque en aluminium que le bourgmestre a décidé d'adopter, il n'aura plus rien à envier aux policiers américains que l'on nous cite toujours en exemple.

Les automobilistes apprécient, de leur côté, un heureux changement moral chez nos agents : avant la guerre, l'autophobie était, chez eux, un mal à l'état latent. La vue d'une voiture à moteur les mettait dans un état d'exaspération farouche : autophobes, ils l'étaient résolument, par instinct, par goût, par ordre !

Les temps sont heureusement changés. Des instructions plus rationnelles, et, partant, plus intelligentes, leur ont été données et, de ce fait, le problème de la circulation est en voie d'être largement amélioré à Bruxelles.

L'agent à poste fixe sait, aujourd'hui, comme il doit, à bon escient, faire stopper ou accélérer le trafic ; lorsqu'il a une observation à adresser à un conducteur coupable de quelque imprudence ou ayant négligé d'observer l'un des nombreux règlements de la police de roulage, c'est généralement, sur un ton modéré qu'il l'interpellera.

Témoin cette scène à laquelle nous avons assisté, il y

a quelques jours, à un carrefour particulièrement encombré de la capitale :

Une grosse voiture de touriste portant une plaque britannique et fumant abusivement, tourne à contre sens, sans observer le mouvement giratoire imposé. L'agent lève la main, la voiture s'arrête et le dialogue suivant s'engage :

L'AGENT. — Monsieur est étranger ? Çà se voit, sinon il saurait qu'il doit girer à droite et étouffer sa fumée dans l'œuf !

LE CHAUFFEUR *(tout ce qu'il y a de plus anglais)*. — I dont't understand.

L'AGENT. — Ne dites rien... Votre raison est peut-être très bonne, mais tu dois tout de même apprendre le règlement de la ville dans laquelle tu roules, même en visiteur.

LE PROPRIETAIRE DE LA VOITURE *(encore plus britannique que son chauffeur)*. — What he says, what he want, John ?

LE CHAUFFEUR. — I don't know, sir.

L'AGENT. — Ta, ta, ta, inutile de vous concerter, vous êtes en défaut ; mais puisque vous êtes étrangers, je sais faire la part des choses : ne fumez plus... smoking verboden... et, dorénavant, girez à droite, toujours à droite, quand il y a une place où c'est le mouvement giratoire. Vous avez compris ? Smoking, c'est aussi de l'anglais, çà ; rotte rook dat stink... Allez maintenant, roulez !

LE CHAUFFEUR *(très poli)*. — Thank you, sir, I hope to meat you again.

L'AGENT *(satisfait)*. — Oui, oui, mon ami, comme çà nous sommes d'accord.

L'auto démarre. L'agent aide une vieille dame à traverser la rue

Non, vraiment, la politesse n'est plus un vain mot chez les agents bruxellois.

Victor Boin.

FIAT

livre immédiatement tous ses modèles 4 et 6 cylindres, de 10 à 24 HP en châssis, torpédos, ou voitures fermées.

L'AUTO-LOCOMOTION
35-45, rue de l'Amazone, BRUXELLES
Téléphones : 448,20 — 448,29 — 478,61

Ateliers de réparations
avec outillage ultra-moderne
87, rue du Page, 87
BRUXELLES — Tél. 430,37

FABLES-EXPRESS

On m'a conté jadis, un soir, à la veillée,
Qu'un chat de quatre jours, à la mine éveillée,
Dans un vieux château fort attrapait de gros rats
Qu'il croquait aussitôt sans aucun apparat !

Moralité :
Un chat tôt fort !

? ? ?

On dit qu'un jour, Sapho, la divine amoureuse,
Pour séduire un jeune faucheur,
Prit du mol abandon la pose langoureuse
Et dans l'instant conquit son cœur.

Moralité :
Le faucheur et Sapho !

Durbuy Ardennes belges
HOTEL ALBERT
premier ordre, ouvert toute l'année

On nous écrit :

Le péril bicot

C'est sous ce titre que Clément Vautel s'effraye de l'invasion des Mohammed, marchands de tapis ; à propos de quoi un sympathique tavernier nous écrit :

Lecteur assidu de votre publication, je vous envoie un extrait du « Journal », signé Clément Vautel (1).

Il me paraîtrait intéressant de le reproduire, attendu que par notre profession, nous sommes continuellement ennuyés voire menacés, par ces Marocains ou Algériens, tous marchands de tapis.

« Menacés », dites-vous ?

Oui ! Par deux fois, leur insistance a failli provoquer une discussion et, par deux fois, le Mahomet ou Mohammed en question tirait son couteau !!

Qu'en pensez-vous ?

Nous ne pensons pas grand'chose.

Les deux gosses

Un ami qui jouit de toutes ses facultés et qui occupe une place enviée dans la société bruxelloise, nous écrit :

Chers amis,

Vous connaissez cette pièce, à coup sûr réaliste, où un nouveau-né, jetant son premier regard sur l'univers, représente pour lui par une salle de théâtre, s'écriait avec mépris :

— C'est ça, le monde ? Merci, je rentre !

Et il rentrait...

Voici mieux encore.

L'autre jour, au cours d'un goûter de famille, pendant que la maîtresse de maison s'était rendue à la cuisine pour surveiller la préparation du café, les convives, afin de lui faire croire qu'ils avaient à peu près tout dévoré en son absence (répétons que cela se passait en famille, dans une vieille famille bruxelloise, amie de la zwanze), entassèrent prestement sandwiches et quartiers de tarte sur un plat et dissimulèrent celui-ci sous la nappe, en le déposant sur les genoux d'une dame.

Lorsqu'on eut joui de l'ébahissement de l'aimable amphitryon comme eût dit cet excellent M. De Bruyn, on voulut faire reparaître sur la table tout ce qui en avait été enlevé. Mais l'ahurissement, cette fois, fut général.

Il ne restait plus que le plat !...

(1) C'est trop long pour être reproduit.

On finit par comprendre. La dame sera bientôt maman. Le gosse avait senti le jambon, les cerises, l'ananas, et un cambriolage dont les invraisemblables circonstances resteront sans doute toujours inexpliquées (« N'avouez jamais ! » a conseillé Avinain) lui avait permis de faire son premier repas sérieux.

Bien vôtre,

X. Y.

Si M. le baron de Krack nous eût conté cette histoire, nous n'y aurions probablement pas cru ; mais, venant de vous, cher ami...

Oui ou non ça prend-il ?

Celui-ci nous dit que ça a pris :

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Mais si, Messieurs, ça a pris, fort bien pris même, votre... petit jeu à la mode.

Vous parliez de cinq fois sur dix. J'ai posé la question sept fois, et sept fois l'on m'a répondu 3005, ainsi que vous le prévoyiez.

La preuve est faite, n'est-ce pas?

Remplacez donc votre « Zut! » par des bravos.

Un autre lecteur assidu.

P. S. — Si votre contradicteur avait, par hasard, mauvais caractère, il dirait peut-être : « Ça dépend... à qui l'on pose la question ! » Ce à quoi je répondrais — froidement — que ça dépend surtout de la façon dont on la pose.

Que vous semble?

L'enquête continue.

En voici d'un autre

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

J'ai posé le 2085 + 10 + 10 à cinq personnes. Les quatre premières m'ont donné le total 3005. C'étaient un médecin, un avocat, un agent de change et un expert-comptable. La cinquième personne m'a donné le total exact, 2105. C'est mon domestique. Il est vrai que ce garçon est fort intelligent.

Veuillez, etc...

L. Marneffe.

Lettre d'un mécontent

POLMOSS
Paul MOSSELMANS
Publicité méthodique et raisonnée
Firme fondée en 1908

Journal « Pourquoi Pas? »,
4, rue de Berlaimont, Bruxelles.

Messieurs,

Nous lisons dans votre numéro daté de ce jour un articulet intitulé : « La Réclame et le Franc », lequel est de nature à vous causer préjudice, puisque l'affiche qui y est stupidement critiquée a été créée par nous.

Nous nous demandons où le rédacteur de l'articulet en question a pu voir une affiche de « La Journée du Franc » illustrée d'un sauvage à la tête garnie de plumes. La Ligue Nationale pour la Défense du Franc a fait éditer à ce jour deux affiches, dont l'une reproduit le sujet principal de la médaille de Godefroid Devresse, exécutée pour la Ligue, reproduction approuvée par le médailliste; l'autre affiche représente une femme symbolisant la Belgique.

Il est facile de faire de l'esprit en commentant, en français, le mot flamand « Indien », et le rédacteur aurait mieux fait de lire une affiche avec texte français, puisqu'il aurait probablement compris alors ce qu'il lisait.

A noter que les affiches de la Ligue renseignent que, pour défendre le franc, il faut travailler, économiser, éviter le gaspillage et favoriser les produits nationaux.

D'autre part, l'affiche représente un des éléments de la campagne de publicité entreprise en faveur du franc, et cette campagne de publicité est complétée par d'autres moyens : tracts, cartes postales illustrées, conférences, communiqués à la presse, etc.

Nous ajouterons qu'il est fort regrettable que la plupart des initiatives prises en dehors des milieux politiques sont constamment critiquées par une partie de la presse belge.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour R. Bourdon et P. Mosselmans :

Paul Mosselmans.

En voilà un monsieur en colère ! Ce Mosselmans, tout de même !

Des limites de la sensiblerie

Le 4 août 1924.

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Rentrant chez moi, après une absence de quelques semaines, je trouve votre journal du 25 juillet dernier contenant un article intitulé : « Soyons bons — mais pas poires envers les animaux ».

Le moins qu'on en puisse dire est que — indépendamment de l'institution qu'il vise et dont je ne m'occupe pas ici — il dénature et froisse les principes d'un tas de personnes qui respectent les vôtres, en général, et qui sont vos lecteurs et lectrices, en particulier.

Puisque vous l'insinuez, je m'efforce de croire (et ce n'est pas facile, après avoir lu vos sarcasmes) que vous êtes en communion d'idées avec ceux qui estiment qu'il n'est pas humain et civilisé de protéger ce qui ne peut se plaindre ni se défendre, et d'apporter à des destinées de misère et de servitude, sans recours, ou d'attachement, sans limite, une fin généreuse, méritée !

Mais alors... pourquoi, au moment même, où la Société Royale protectrice des Animaux tâche, à ses risques et frais, de réaliser le but mentionné ci-dessus, pondez-vous un article que vous n'avez pas eu l'intention de rendre « perfide », mais qui est, en tous cas, malencontreux, puisqu'il permet à une majorité de lecteurs de comprendre qu'il y est question de la susdite société elle-même, qu'il ridiculise à leurs yeux !

Quant à... l'éternel argument, resservi en cet article, à propos des vieillards indigents et des aveugles de guerre, et — indépendamment de ce que ces derniers viennent, paraît-il, de protester publiquement, eux-mêmes, contre l'aveuglement des pingouins — pourquoi faites-vous au cœur humain l'injure de le croire si étroit qu'il ne puisse contenir « qu'une » Pytié... et non la Pytié, tout court, l'unique... à laquelle rien de ce qui souffre ne demeure étranger?

Vous citez Lombroso. On pourrait vous répondre en citant Pascal, Michelet et combien d'autres qui le valent et n'ont pas cru devoir encourager l'indifférence ou le mépris à l'égard de nos frères inférieurs.

Et, pour finir, dites-moi, sincèrement, franchement, mon cher « Pourquoi Pas? », s'il est bienfaisant et de bon goût, de parler de « sensiblerie », de persifler et de se livrer aux plaisanteries qui assaisonnent votre article, en une centrée comme la nôtre où l'on peut — tel que cela s'est vu — se payer impunément, ou presque, la fantaisie de terminer, par le pétrole et par la paille, la carrière dévouée d'un vieux cheval ou d'un bon chien?

Bien que cette lettre sorte entièrement du cadre « folichon », je compte sur toute votre impartialité pour la publier, afin de mettre les choses au point et de dissiper le malentendu créé par votre article du 25 juillet.

Veuillez agréer, avec mes remerciements anticipés, mes civilités les meilleures.

Un de ceux qui les aiment.

Alphonse Allais interrogé, avec d'autres, sur l'animal qu'il aimait le mieux, disait :

« L'animal que j'aime le mieux est le bœuf, et ce que je préfère dans le bœuf c'est la culotte... mais découpée en fines tranches. »

COGNAC HENNESSY
Garanti : PURE EAU DE VIE de COGNAC
Expédié avec l'Acquit Régional Cognac.

On engueule le Pion :

Vieux Pion,

Je ne puis pas admettre que Puccini me vole mes opéras.

Or, les affiches du théâtre d'Ostende annoncent, pour ce soir, « Paillasse » de Puccini. Je vous le demande !

Je puis prouver, par témoins, que cet opéra est de moi.

C'est dégoûtant !

Bien à vous.

Léoncavalo.

???

Offrez un abonnement à *LA LECTURE UNIVERSELLE*, *86, rue de la Montagne, Bruxelles*. — 275,000 volumes en lecture. Abonnements : 20 francs par an ou 4 francs par mois. — Catalogues français : 6 francs.

Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix.

???

Du journal *Le Farceur*, éditeur L. Delattre, à Boussu, n° 50, dimanche 27 juillet, sous la rubrique « Fêtes et Concerts », reproduit l'affiche concernant le concert artistique qui devait avoir lieu le jour même :

Dimanche 27, concert organisé, etc..., avec le bienveillant concours de M. Arthur Descamps, premier ténor du Théâtre de la Monnaie, et des Fanfares socialistes de Dour.

Ceci pour le cas où vous ignoreriez qu'il y a des ténors dans une fanfare...

???

PIANOS ALB. HUYGHE
EXPOSÉS 33, Avenue des Arts, Bruxelles

???

De l'*Etoile belge* :

Le cadavre de Loys Tirch, de La Louvière, qui, ces jours derniers, avait perdu une de ses filles, internée à l'asile d'aliénés de Mons, s'est jeté dans le canal du Centre.

Le cadavre du désespéré a été repêché samedi matin.

Il n'aurait plus manqué que, pris de remords, ce cadavre en sorte vivant ! ! !

???

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman, par Léon Souguenet, histoire d'une petite berbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

???

De la *Gazette du Centre* (La Louvière) du 27 juillet.

UNE MANŒUVRE SOCIALISTE A LA CHAMBRE

L'extrême-gauche quitte l'encyclique, et les députés n'étant plus en nombre, la séance est levée

L'encyclique ? Ces socialistes sont, plus qu'on ne croit, les complices du cléricalisme.

???

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR
37, 39, 41, 43, 45, 47, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères
Bains divers — Bowling — Dancing

???

Du *Soir* du 5 août 1924 (2e édition), faits divers :

Les mutuellistes ixellois ont fêté, hier, M. Gust. Vanden Berghe, président de la « Fraternité » et d' « Aide-toi », à l'occasion du 25e anniversaire de son entrée au conseil d'administration de ces deux importantes sociétés... Le jubilaire a été abondamment fleuri et une superbe coupe lui a été offerte; il a remercié avec émotion au milieu de l'enthousiasme général.

L'agresseur est en fuite.

Le programme des fêtes comportait, sans aucun doute, une agression simulée ?

Parmi les petites annonces de *La Meuse*, celle-ci :

POUSSE-POUSSE, 125 fr., avec capote. Ouvert le dimanche. 3, rue de l'Académie.

Et une autre :

MARIAGE. Jeune homme, 28 ans, cherche à se marier. Faire offres E. B. 24, « La Meuse ».

Faire offre ? As-tu fini, E. B. ?

Pianos et Auto-pianos de Fabrication Belge
LUCIEN OOR
25-26, BOULEVARD BLTANIQUE, BRUXELLES
Seule maison belge fabricant elle-même les mécanismes d'AUTO-PIANOS
Spécialité de transformation d'anciens appareils en 88 notes.
Téléphone : 120,77

Soutenez notre devise nationale en vous assurant à une

COMPAGNIE BELGE

La "Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier"

Société anonyme belge au capital de 10,000,000 francs

vous enverra, à votre demande, ses tarifs les plus modernes.

AVENUE DES ARTS, 24, BRUXELLES (Propriété de la Société)

On lit...

La Philosophie

M. Philippe Davesnes invente, dans *Les Marges*, une philosophe. Il la nomme Esther. Pourquoi Esther ? Ne demandez jamais aux hommes de lettres le pourquoi de ce qu'ils font.

Voici quelques-unes de ses pensées, qui ne manquent ni de grâce ni de subtilité :

Esther disait qu'elle était triste que tout ne fût pas seulement illusion, et qu'on eût conscience de sa vie, et qu'à certains jours on se sentît tellement prêt à quitter tout ce qui est entré dans notre cœur.

Esther riait des poètes, mais elle méprisait plus encore les autres hommes. Elle riait des poètes, parce qu'elle les trouvait fous, puisqu'eux mêlent de petites idées d'amour et de gloire à l'éternité; quant aux doctes, aux philosophes, elle ne les connaissait point, ils lui faisaient horreur. C'est qu'elle haïssait les sectaires de l'Idée incolore et les froids constructeurs d'abstractions. Esther, quand l'ennui ne dévorait pas son âme, aimait à converser avec les artistes et les littérateurs, pour s'amuser de leur vanité, de leurs illusions, de leurs sottises, quand celles-ci n'étaient point insupportables. Elle n'était pas cependant si perverse qu'elle se refusât à tout croire et prît goût à tout railler; même, plus d'un poète lui parla d'amour, et si c'était un soir de juin où l'âme incline aux caresses et à la béatitude, elle n'avait pas de durs refus, et se laissait aimer.

Cependant, elle ne croyait pas que les lèvres des poètes fussent meilleures que celles des autres hommes; souvent, leurs sentiments sont plus faux, et souvent ils sont baroques. Elle savait aussi que ces gens qui se livrent si aisément et n'hésitent guère à proclamer leurs passions, souffrent d'une déformation analogue à celle des gens de théâtre, princes et étoiles de la scène, et sous-étoiles et valets : sur les tréteaux ils dominent le commun des mortels, ils s'imposent à toute une salle, et ils ne peuvent même plus quitter leurs cothurnes dans la vie de tous les jours : on est tout petit auprès d'eux.

Ce manque de modestie était ce qu'Esther leur reprochait surtout, et qu'ils crussent devoir épancher une douleur, factice le plus souvent et cultivée avec soin au fond d'eux-mêmes, en des vers trop sonores où tous les éléments étaient mêlés. Elle leur en voulait de trop parler, et plus d'une fois elle put se rendre compte comme était vraie une phrase qu'elle avait trouvée dans Platon, qu'elle n'aimait pas d'ailleurs, à cause des artifices et des méandres de sa pensée, et de sa flexibilité pleine d'apprêt : « Les poètes disent beaucoup de belles choses, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent ! »

Et Esther n'était pas ennemie des beaux cris, des mots véhéments, de l'emphase, mais elle disait qu'il était poli de réserver ces choses pour certaines heures qu'on passe solitairement, quitte à oublier ses soucis pour sourire aux étrangers; et elle disait encore qu'il fallait parler de tout avec détachement, surtout de soi et de ce qui vous émeut, et encore qu'ici la vraie mesure était dans la modération, et que souvent il valait mieux se taire. Et telle était la vie de cette âme mystérieuse, qu'on sentait bien qu'elle-même, seule, devait se permettre bien des cris de désespoir, et que plus d'un jour, déchirée d'ennui, cette magnifique créature était descendue dans la pauvreté d'elle-même.

Je n'aime pas les idées, dit Esther; je sais ce qu'elles ont de pauvre, de nu, d'informe et aussi d'irréel. Et surtout combien elles renferment d'erreurs, de prétention spécieuse, et de quelle vie fausse elles vivent. Le mot vérité est celui peut-être que j'ai le moins compris. Et pourtant puis-je défendre à mon esprit de s'agiter, de créer des images bizarres, des raisonnements, des chimères? O gouffre de l'esprit, dit Esther, et l'on ne sait ce que cherche l'ardeur des sens, et quel vide incomblable est en nous !

Qu'il vaut mieux rêver, si l'âme peut rêver, et si elle ne s'afflige pas du néant de son rêve ! Qu'il vaut mieux aimer, si l'âme peut aimer et si elle ne se désole pas de sentir fugitive son inclination ! Si elle ne se désole pas d'aimer et ne cherche pas l'impossible, si ne la déchire pas la pensée de l'inaccessible fusion, et que l'être aimé se détache d'elle par d'autres élans, ou simplement par de petits détails subtils, et qu'elle aussi l'âme se détache de l'objet aimé.

O mon amant, ô mon amie, vous ne savez pas où mon esprit vous a emportée lorsque vous étiez près de moi ! J'ai admiré une main divine et je l'ai aimée avec passion : elle ne me laissait plus vivre. Et sais-je encore à qui elle appartient?

J'ai connu des filles dont le corps était plus parfait que tout ce que l'art de l'homme a créé, et plus pur que la neige, et des enfants dont la douce fragilité me dévorait. Au son de certaines musiques, j'ai possédé des formes irréalisables. Aujourd'hui, rien que le souvenir de ce que j'ai souffert ne m'est resté, et rien que l'enivrement triste où je demandais de mourir.

« Jamais, dit Esther, jamais plus on ne saura qui j'ai été, et je n'en ai point de regret. Car il me faut mourir comme ceux que j'ai chargés de ma haine, et ceux qui m'ont heureusement émue. Non, certes, il n'est rien d'étrange en ceci, que la forme la plus pure se doive dissoudre et devenir l'équivalent d'un peu de terre un jour, et d'un peu d'os, et que ce sort soit celui du vieillard et de l'enfant, de tous, des mortels heureux et des misérables. Cependant, le grand chêne sous lequel j'ai rêvé retournera lui aussi au sol d'où il s'élève glorieusement.

» Ceux qui n'ont pas d'âme, et les barbares, et les peuples qui grouillent bassement dans leur nombre, comme les essaims d'abeilles et les mouches meurent, et Sémiramis et Sapho sont mortes aussi ! La perversité s'éteint et l'amour après moi et rien n'est changé. Et à considérer le peu de poids de la vie, dit Esther, on s'étonne que l'homme la tienne pour un tel bien, et fasse cas de ce qui est si peu, et hésite à en faire don. »

Esther dit un jour : « Mes amis, vous êtes tristes parce que vous me sentez vieillir et vous vous tenez dans la gêne; vos rires sont moins clairs. Et moi je n'ai aucun regret. Ma psyché m'a vue jeune et belle, elle ne me verra jamais plus ainsi. Mais quoi ! le lierre autour de ma fenêtre s'est détaché et noirci, j'ai vu mon épagneul mourir de vieillesse, mes amies se faner, et que de liaisons brisées ! Je comprends que Cronos maintenant s'attache à moi, qu'il cendre ma gorge, retire à mes lèvres leur fraîcheur. Aimez-moi telle que je suis et ne soyez point triste pour moi : j'ai pour me consoler le vent d'automne, la lune qui court sur les nuages, et la mer qui ne cesse pas de gémir. »

Réfléchissez-y. C'est peut-être là toute la philosophie féminine.

Laroche (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire : M. COURTOIS-TACHENY

SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS

pour la Ville

la Pluie

le Voyage

l'Automobile

l'Aviation

les Sports

GABARDINES BREVETÉES

Cuir Mode

Vêtements Cuir

The Destrooper's Raincoat Cº

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISONS DE VENTE :

OSTENDE — *Rue de la Chapelle, 13*

GAND — *Rue des Champs, 29*

ANVERS — *Place de Meir, 89*

BRUXELLES

Chaussée d'Ixelles, 56-58

Passage du Nord, 24-26-28-30

Imprimerie Industrielle et Financière (Soc. An.) 4, rue de Berlaimont Bruxelles. - Le Gérant : Fr Mesorten.